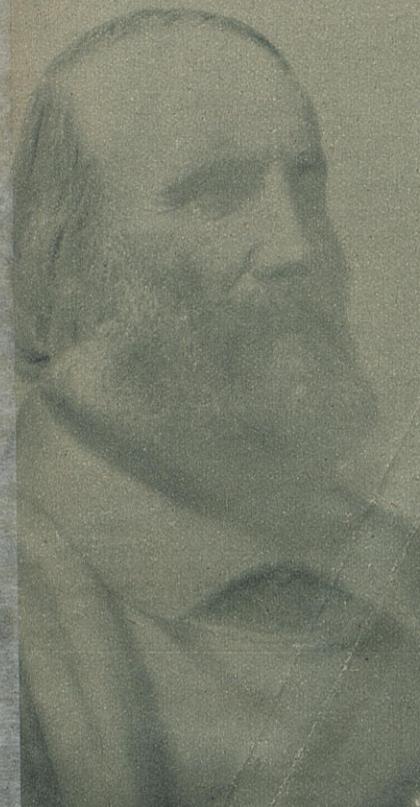


J'ai vu...



GARIBALDI



LE MAÎTRE
DE
FIUME

*Fa di tutti gli Oceani il Mare nostro!
Amen*

Gabriele d'Annunzio

J'ai vu

LA POCHETTE DES "AS" DE L'AVIATION

Le grand succès qu'ont obtenu les portraits d'aviateurs que donnait en hors-texte le magazine *La Guerre Aérienne illustrée* a engagé l'Administration de cette publication à faire réimprimer ceux de ces hors-texte qui étaient épuisés et à mettre en vente cette importante collection sous pochettes.

Ces portraits constituent une magnifique « Galerie des Héros de l'Air » et peuvent concourir agréablement à la décoration du home, chambres d'enfants, fumoirs, salles d'écoles, etc.

Rappelons que ces portraits sont imprimés en héliogravure, sur papier fort, format in-quarto (25 x 32) — Beaucoup de ces planches portent en fac-similé la signature de l'as représenté.

La collection est vendue en 7 séries de chacune 12 portraits. — Le prix de la série est de 3 francs franco de port (Les commandes seront servies dans l'ordre de leur réception).

Voici le détail de chacune des Pochettes mises en vente

I.	II.	III.	IV.	V.	VI.	VII.
POCHETTE " GUYNEMER "	POCHETTE " FONCK "	POCHETTE " NUNGESSER "	POCHETTE " MADON "	POCHETTE " BOYAU "	POCHETTE " VÉDRINES "	POCHETTE " GARROS "
GUYNEMER DU BOIS D' AISCHÉ BOZON-VERDURAZ CHAINAT CHAPUT GARAUD HAUSS DE LA TOUR ORTOLI RÖCKEL VIALLET LES VENGEURS	FONCK BARON BAYLIES BOURJADE DELORME DOUCHY DOUMER DE GOYS HOTTE JENSEN MEZERGUES SOULIER	NUNGESSER BARACCA BERTIN BROCARD CORNEMONT JAILLIER LAURENS LUFBERY NAVARRE QUETTE SAUVAGE VITALIS	MADON DEULLIN GUERIN HERISSON LACHMANN LARROUIL MARINOVITCH PARTRIDGE TARASCON THIEFFRY DE TURENNE VARCIN	BOYAU BALL CHATELAIN DECOIN DORME FULLARD GALLOIS GILBERT MATHIEU BRICHAMBAUT PINSARD STRIBICK	VÉDRINES ANTOINE BORÉCZKY CAFFET HUGHES LENOIR MÉTairie MOULINES PEGOD DERAM SARDIER TUEURS DE ZEPPELINS	GARROS DE BEAUCHAMP COIFFARD, ERLICH COUPET DAUCOURT DEMEULDRE KERILLIS MARCHAL MATTON MONTRION DE SEVIN DE SLADE

Les pochettes ci-dessus désignées ne peuvent pas être modifiées dans leur composition, mais nous pouvons fournir séparément au prix de 0 fr. 30 la planche (3 fr. les 12), les portraits des As dont les noms suivent :

ANTOINE, BALL, BARACCA, BARON, BAYLIES, BERTIN, DE BEAUCHAMP, BORÉCZKY, DU BOIS D' AISCHÉ, BOURJADE, BOYAU, BOZON-VERDURAZ, BROCARD, CAFFET, CHAPUT, COIFFARD ET ERLICH, COUPET, DAUCOURT, DECOIN, DELORME, DEMEULDRE, DORME, DOUCHY, DOUMER, FONCK, FULLARD, GARAUD, GARROS, DE GOYS, GUERIN, GUYNEMER, HAUSS, HERISSON, HOTTE, HUGHES, JAILLIER, JENSEN, KERILLIS, LACHMANN, LARROUIL, DE LA TOUR, LAURENS, LENOIR, LUFBERY, MADON, MARCHAL, MARINOVITCH, MATHIEU, MÉTairie, ORTOI, PARTRIDGE, PEGOD, QUETTE, DERAM, RÖCKEL, DE ROCHEFORT, SARDIER, DE SEVIN, DE SLADE, SOULIER, STRIBICK, THIEFFRY, LES TUEURS DE ZEPPELINS, DE TURENNE, VARCIN, VÉDRINES, LES VENGEURS, VIALLET.

Les commandes doivent être adressées, accompagnées de leur montant, à M. l'Administrateur de *L'Édition Française Illustrée*, 30, rue de Provence, Paris.

CRESSOL

Dentifrice Végétal

au Cochléaria des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le résultat de la macération et de la distillation du COCHLÉARIA (Cresson de montagne), de l'ARNICA et d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées.

Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol ou autres produits chimiques caustiques qui attaquent l'émail des dents et irritent les gencives (*Lyon Médical*, 1906).

Connu depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence continue des résultats obtenus. **Il a fait sa propre réclame.**

Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes

:: ELIXIR, POUDRE, PATE & SAVON ::

Seuls Fabricants : Compagnie du CRESSOL --- BORDEAUX, PARIS, LONDRES

LABORATOIRES : 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France).

Dépôt à Paris : Dartigues et Mercier. 13-15, Rue des Petites-Écuries

— GRAND PRIX — Exposition Internationale de Barcelone, 1912 — GRAND PRIX —



LE SALUT DU GÉNÉRAL MAUNOURY, LE GLORIEUX VAINQUEUR DE L'OURCQ, A SES COMPATRIOTES CHARTRAINS LORS DES FÊTES DE LA VICTOIRE QUE PRÉSIDAIT M. PAUL DESCHANEL. CE DERNIER VOULUT GUIDER LUI-MÊME L'ILLUSTRE SOLDAT, AVEUGLE DE GUERRE

POUR LE TOURISME NATIONAL

Comment mettre en valeur le capital-beauté de la France.



Un magnifique panorama : le village des Tourettes, sur le Loup.

Au lendemain d'une guerre d'où notre pays sort victorieux, mais durement touché dans ses forces vives et dans ses finances, cette expression : le capital-beauté de la France a fait fortune, en attendant qu'il refasse la fortune de notre patrie.

Le mot est-il de M. Léon Auscher ou de M. Baudry de Saunier, de M. Fernand David, de M. Henri Defert ou de M. Famechon?... Nul ne le sait déjà plus, tant les efforts de ces dirigeants du *Touring-Club* ou de l'*Office National du Tourisme* sont à la fois unis, cohérents et anonymes. L'essentiel est de savoir ce qu'il signifie et quel devoir il nous trace.

Le capital-beauté de la France, ce sont tous les sites, les paysages et les curiosités archéologiques de notre pays. Ce sont aussi, hélas! — en donnant au mot *beautés* son sens le plus tragiquement sublime — les spectacles de nos champs de bataille et de nos ruines, dont le moins que nous puissions tirer aujourd'hui est une propagande d'admiration, de respect et (pourquoi ne pas le dire?) de fructueuse amitié de la part de nos visiteurs neutres et alliés.

Organiser le tourisme français, qu'est-ce donc, en effet, sinon industrialiser légitimement chez nous et à notre profit un des besoins les plus naturels de l'humanité, une des formes les plus instinctives de l'activité moderne qui, d'ailleurs, doit trouver, dans le voyage même, non seulement un calmant à la fièvre des villes et des affaires, mais encore une façon agréable de s'instruire et d'élargir le champ de son expérience.

Car il ne faut pas s'y tromper : en dépit de sa couleur britannique et des idées de luxe et de distraction égoïste qu'il évoque, le mot *touring* lui-même, qui signifie tout bonnement *circulation*, a sa racine dans la vieille et bonne langue française. Tout de même que le mot anglais *sport*, vient du vieux mot français *desport* (distraktion), l'étymologie du mot *touring* remonte simplement au verbe *tourner* (« tourner et virer » comme on dit encore) et les « compagnons »

Au lendemain du Congrès qui vient de réunir, à Besançon, en de véritables États généraux du Tourisme, les représentants des 23 Fédérations de Syndicats d'initiative de la France et des colonies, nous avons demandé à M. Georges Rozet, chef des services d'information de l'Office national du Tourisme et du Touring-Club de France, les précisions aussi pittoresques que techniques que voici sur l'organisation du tourisme français, problème qui intéresse vivement notre avenir économique.

de jadis, simples prolétaires de la truie ou de la varlope, n'avaient pas attendu le T. C. F. ni la bicyclette pour faire leur « Tour de France ». Quelle race, d'ailleurs, fut jamais plus voyageuse ni plus sportive à la fois que, jadis, la race française?...

Organiser et, je le répète, industrialiser le tourisme du « plus beau pays du monde », c'est donc faire rendre à un besoin universel et en notre faveur tous les avantages économiques que nous pouvons en retirer. Et

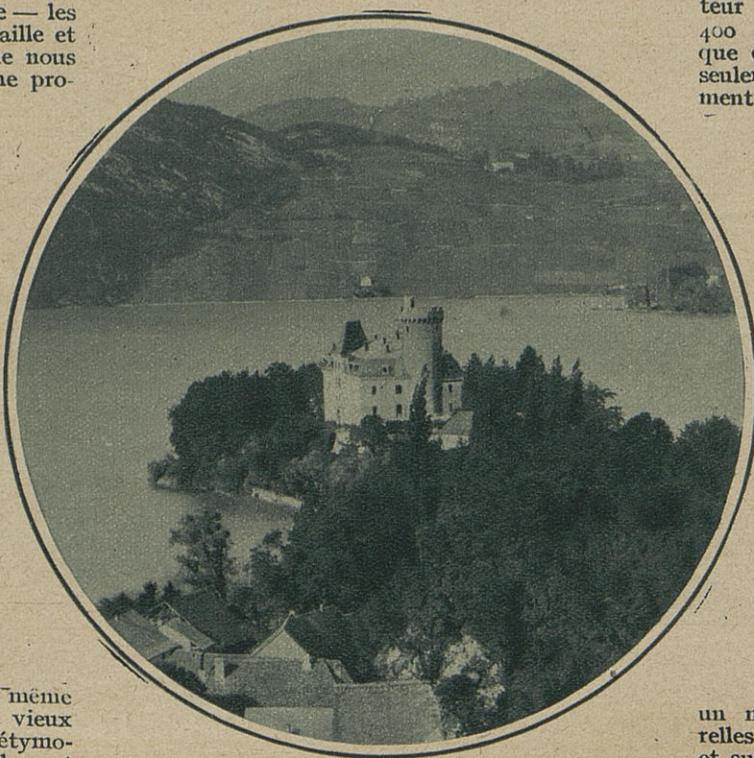
c'est, du même coup, faciliter la *circulation* nationale à ceux qui n'en usent que pour leur travail et leurs affaires.

♦ ♦ ♦
Avantages économiques?... Certes. Et il faut que nous ayons été bien aveugles ou bien confits dans notre trop facile existence d'avant-guerre pour ne pas les avoir aperçus.

Eh quoi! des compétences nous avertissaient depuis plusieurs années que le tourisme et l'hôtellerie constituaient une véritable industrie. Ces techniciens nous précisait que, par exemple, le seul Mont Blanc, en 1913, avait « fait », sur ses trois faces, la bagatelle de 52 millions de francs — soit, pour les amateurs de curieux graphiques, une pile de pièces de cent sous, atteignant deux fois la hauteur du Mont Blanc lui-même, plus 400 mètres — étant entendu d'ailleurs que cette somme ne se répartissait pas seulement sur l'hôtellerie, mais directement ou indirectement, et par cascades successives, sur toutes les autres industries nationales, depuis celle de l'ameublement jusqu'à celle des cartes postales, en passant par l'agriculture, les compagnies de transport et les industries de luxe.

Ils nous faisaient observer que le tourisme est une *industrie privilégiée*, en ce sens que sa publicité est préparée de longue date et infiniment moins coûteuse à organiser que celle d'un nouveau parfum ou d'une nouvelle marque d'automobile. Quel Américain, en effet, ne sait au moins vaguement, depuis ses années d'école, qu'il y a un Mont Blanc et un fleuve qui s'appelle le Rhône? Quel Brésilien ignore qu'il y a une *firme touristique* qui s'appelle la France et n'a quelque envie d'en tâter?...

♦ ♦ ♦
Or, tandis que nos voisins, amis, ennemis ou neutres tiraient un merveilleux parti de beautés naturelles ou archéologiques moins saisissantes et surtout moins variées que les nôtres, d'eaux thermales ou de stations climatiques d'une valeur spécifique bien inférieure à celle des nôtres, tandis qu'ils pré-



Le château de Duingt, au bord du lac d'Annecy.

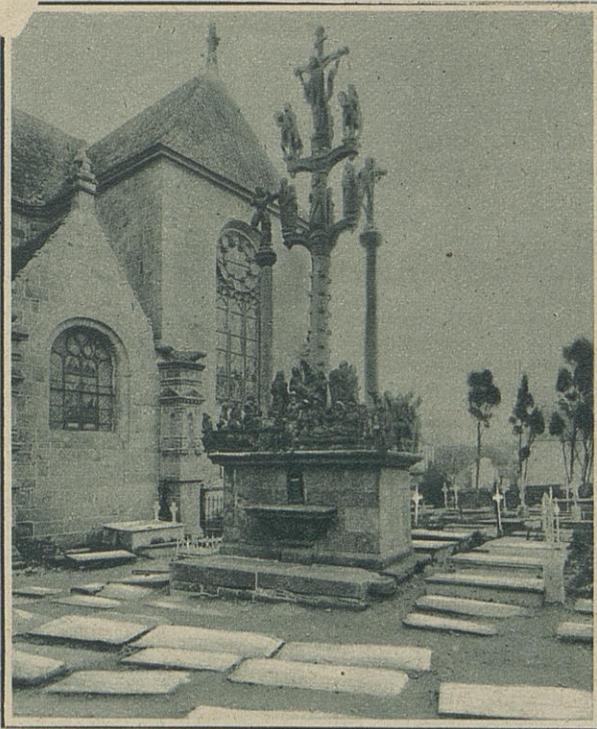
J'ai vu.

paraient studieusement leur hôtellerie, qu'ils répandaient aux quatre coins du monde leur publicité touristique, nous nous bornions, quant à nous, à organiser quelques flots d'hôtellerie confortable. Nous connaissions mal notre pays. Nombre de Français n'étaient même pas absolument sûrs que Chamonix fût en France. D'ailleurs, la plupart de nos hôtels dignes de ce nom étaient possédés ou au moins gérés par des Allemands : la Côte d'Azur tournait à la colonie boche. Pis encore : nos artistes, nos littérateurs, nos snobs, depuis près d'un siècle, s'ingéniaient à mettre en valeur le tourisme étranger, la vallée du Rhin, par exemple, alors que nous possédions la merveilleuse vallée du Rhône, les stations thermales ou climatiques boches, alors que nous avions les Vichy, les Contrexéville, les Bagnères et les Cauterets. La finance française n'hésitait même pas, elle se refusait tout net à encourager et à rendre possible le tourisme français, mais en revanche, — comble des combles ! — notre argent, sortant de France à 3 ou 4 pour cent, allait en Allemagne et revenait dans un pays neutre, à 10 ou 11 pour cent, pour y servir à la construction d'hôtels qui nous enlevaient à la fois les touristes étrangers et les touristes nationaux !...

L'exploitation de notre propre tourisme au profit de l'étranger allait même jusqu'aux limites du ridicule, tant nous étions devenus insouciantes de nos beautés locales ou de nos curiosités régionales. Citerai-je, au hasard, l'histoire de ce commerçant suisse-allemand qui achetait en gros, à un fabricant de sonnailles pyrénéennes, ses cloches rustiques, les emportait chez lui et les renvoyait à Luchon, pour y être vendues comme bibelots locaux, mais désormais ornées de petits paysages peints, vantant des paysages de la Suisse alémanique...

Il n'a fallu rien de moins que la guerre pour nous dessiller un peu les yeux. Dès 1916, en pleine angoisse nationale, aussi vaillamment confiants que ce Sénat romain qui mettait en vente un champ piétiné encore par les troupes d'Annibal, le *Touring-Club de France* se préoccupe de réorganiser, en vue de l'après-guerre, le tourisme français.

En collaboration étroite avec l'*Office National du Tourisme*, le T. C. F. ose préparer, dès 1916, le grand mouvement de pieux tourisme qu'il prévoit, sur la « Voie sacrée », au lendemain de la guerre ou du moins dès que les communications normales seront rétablies. Et il ne sait pas encore cependant que le flot prévu des Américains sera fait non plus de neutres sympathiques, mais d'amis qui auront, eux aussi, à visiter des tombes sur nos champs de bataille... Il estime avec une certitude mathématique que ces pèlerins des régions dévastées, qui sont venus de si loin, ne manqueront pas ensuite de visiter la France intacte et souriante. A la condition toutefois qu'on leur fasse connaître assez tôt quels enchantements touristiques les y attendent et qu'on leur prépare le gîte et la nourriture,



Le Calvaire breton de Saint-Thégonnec.

conditions essentielles du] tourisme. Pour organiser la propagande ou — tranchons le mot — la publicité de la « firme France », il convient d'abord de grouper des efforts jusque-là épars et vains. A cette poussière de 4 ou 500 syndicats d'initiative, dont beaucoup à peu près inexistantes, dont la plupart d'ailleurs ne sont capables que d'éditer égoïstement et obscurément une petite plaquette locale, qu'ils ne songent même pas à traduire en anglais et qu'ils n'ont pas, au surplus, les moyens d'envoyer à l'étranger, le T. C. F. et l'O. N. T. substituent 23 Fédérations de syndicats d'initiative, correspondant aux 23 grandes régions touristiques de la France et de ses colonies. Ils proposent à ces 23 Fédérations de préparer et d'éditer en collaboration avec elles un nombre égal de livrets-guides, de composition et de format unifiés, qui constitueront la bibliothèque touristique de la France et qui, traduits en anglais, en italien et en espagnol, seront un léger, commode et précieux instrument de publicité. La couleur même de ces guides sera unifiée : bleue, pour faire pièce au boche, rouge et tendancieux Boedecker, édité à Leipzig. Dix autres moyens de propagande collective : articles de journaux ou de revues, conférences, cinéma, etc.

Les syndicats d'initiative comprennent, se groupent. En juin 1919, à la Fédération du Maroc près et grâce à la création de celles d'Algérie et de Tunisie, la fédéralisation des S. I. de France et des colonies est achevée et le stimulant de l'émulation régionaliste contribue singulièrement à consolider cette

entente de toutes les régions en faveur de l'œuvre, éminemment nationale.

Mais le « faire savoir » ne serait rien si l'on n'y ajoute le « savoir-faire », c'est-à-dire l'art d'accueillir le visiteur. Hôtellerie, moyens de transport, réfection des routes, mise en valeur des sites, etc., constituent cet art complexe et pour lequel un volume serait nécessaire. Le seul problème de l'hôtellerie exige de la part du T. C. F. et de l'O. N. T. des efforts difficiles et obstinés. L'hôtelier, tantôt ruiné, tantôt excessivement enrichi par les hasards de la guerre, est incapable ou dédaigneux de toute amélioration. La construction coûte cher et l'on doit se borner à une mise en état des anciens établissements ou à la transformation à usage d'hôtel de vieilles maisons, de châteaux abandonnés, etc., qui, d'ailleurs, constitueront de pittoresques et agréables hôtelleries. Encore faut-il que les jeunes énergies soient aidées dans cet effort indispensable, si nous ne voulons pas être en déficit de 50 000 lits devant la prévision d'un demi-million de touristes étrangers par an.

Le *Touring* et l'O. N. T. travaillent donc avec acharnement à la constitution d'une Banque de crédit hôtelier qui, grâce au vote récent de la taxe de séjour obligatoire dans les stations thermales (et facultative dans les stations touristiques) pourra obtenir le fonds de garantie qui lui est nécessaire pour prêter de l'argent aux nouveaux hôteliers à

un taux modeste. Ces nouveaux hôteliers eux-mêmes, on les recrutera dans les quelque vingt écoles hôtelières que, sur les instances du T. C. F. et à l'exemple de nos voisins, quelques villes de France se sont enfin décidées à créer.

On voit, par ces trop rapides précisions, combien vaste et complexe est le problème touristique dans un pays qui l'avait trop longtemps dédaigné. Mais la solution en est passionnante et l'enjeu considérable. Il ne s'agit de rien moins, si la haute finance, si les capitaux particuliers, si l'État enfin veulent — c'est une obligation pour eux — aider à cette organisation du tourisme français, que de fonder solidement une industrie dont la matière première — les beautés de la France — ne nous coûte rien, dont la publicité est à moitié préparée, dont l'exploitation est faite de bonne humeur, de bon accueil et de bonnes cuisines, toutes qualités si françaises, autant que d'organisation matérielle. Une industrie cependant qui, pour quelques dizaines de millions habilement répartis, est mathématiquement assurée de ramener en France des milliards de notre or vagabond.

L'aider par tous les moyens n'est pas seulement un devoir pour nos gouvernants. C'en est un pour tous les particuliers intéressés, comme industriels, commerçants ou même humbles boutiquiers ou cultivateurs, à l'avenir d'une industrie qui enrichira toutes les catégories des producteurs et des vendeurs. C'est un devoir enfin pour *Tout Citoyen Français*, interprétation cabalistique des initiales bien connues du *Touring-Club de France*.

GEORGES ROZET.



Aux Martigues, le délicieux village sur l'étang de Beer qui inspira le peintre Ziem pour ses vues de Venise.

UNE FÊTE D'ENFANTS EN AMÉRIQUE



Les « Cupidons » dans la principale Avenue.



Un futur « as ».

Une lauréate : Camela Beringer.



Une grande fête en l'honneur des enfants vient d'avoir lieu à Asbury Park (État de New-York). Le cortège composé de sept cents enfants traversa l'avenue Océan où plus de cent mille personnes leur prodiguèrent leurs applaudissements. Le Gouverneur du New-Jersey remit lui-même un prix à une délicieuse lauréate, Camela Beringer; et un match de boxe qui mit aux prises un Jack Dempsey et un Jess Williard lilliputiens, obtint un très joli succès mais sans prétention sportive.

Le grand-prix de la fête: Jane Mannigen.

Le match Dempsey-Williard.

LA FIN

DU BORDA

DEPUIS quelques jours des coups de marteau répétés retentissent à l'intérieur de l'énorme épave du *Borda* que l'administration de la marine fit échouer voilà de longs mois à l'entrée du port de Cherbourg, à quelques mètres à peine de la grande jetée.

L'ancien vaisseau-école des futurs officiers de marine avait été désaffecté, on s'en souvient, en juillet 1913 pour être remplacé par le *Duguay-Trouin* qui, rompant avec la tradition, conserva son nom, tandis que le dernier des *Borda* était mis aux enchères publiques et cédé à un constructeur de Cherbourg pour être démoli. L'acheteur venait de prendre livraison de son acquisition et de l'amener en rade de Cherbourg, près de son chantier, lorsque la guerre éclata. Son nouveau propriétaire ayant été mobilisé, le *Borda* demeura en rade jusqu'au jour où la marine, craignant que l'énorme masse du navire ne permît à des sous-marins boches de s'embosser pour perpétrer de mauvais coups, décida de faire échouer le ponton désaffecté. L'opération fut mal calculée car, au lieu d'être échoué sur la grève même où son dépècement eût été possible sans interruption, le navire se coucha sur un bas-fond, au bout de la jetée, de telle façon que les démolisseurs ne peuvent l'atteindre qu'en barque, même par marée basse.

L'acquéreur, se prétendant lésé par cette complication de son travail, refusa très longtemps de reprendre livraison du bâtiment. Mais il s'y décida cependant puisque le jour est proche où le vieux transport, si reconnaissable à sa coque aux raies noires et blanches et dont le plus grand de ses trois mâts dépassait de quatre-vingts mètres au-dessus de l'eau, ne sera plus qu'un gigantesque squelette que les charpentiers achèveront de désarticuler à coups de hache.

Pauvre vieux *Borda* ! Avec quelle mélancolique émotion, tous nos marins de carrière qui touchent à Cherbourg n'ont-ils pas le regarder s'en aller ainsi à la ferraille, sans que son nom subsiste, lui qui résume presque toute notre histoire maritime du siècle dernier.

Pourtant, par lui-même, le navire n'offrait aucun intérêt particulier. C'était un vieux transport à trois ponts qui, jusqu'en 1890, s'était appelé l'*Intrépide* et qui, à ce moment, ayant été affecté pour remplacer l'ex-*Valmy*, avait repris le nom consacré de l'École navale. Détail singulier : des quatre navires qui, depuis 1825, ont servi pour loger les élèves officiers de marine, aucun ne pouvait revendiquer le nom de *Borda* comme étant le sien.

En 1827, après une expérience décevante d'École de marine créée à Angoulême par Louis XVIII, on décida la création de la première école flottante à bord de l'*Orion* qui, dès lors, demeura en rade de Brest. En 1840, l'*Orion* fut remplacé par un vieux trois-ponts solide bien que datant de 1808, le *Commerce de Paris*, dont le nom fut trouvé bien banal pour une École navale et qu'on appela en

conséquence *Borda*, du nom d'un vaillant officier de marine, M. de Borda, qui fut également un savant illustre. En 1863, l'École fut transférée sur le *Valmy* qui prit le nom devenu classique et, en 1890, l'*Intrépide* à son tour devenait le *Borda*.



Sous l'autorité du *pacha*, — le capitaine de vaisseau commandant l'École qui demeurait perpétuellement ancré en rade de Brest — les *bordaches*, admis par concours, restaient deux ans à bord du navire où ils travaillaient beaucoup, apprenant tout ce que doit savoir un officier de marine : la rame, la voile, la machine, les exercices d'infanterie, la manœuvre du canon, les signaux de timonerie avec des drapeaux, le service du bord, les mathématiques supérieures, la géographie, l'hydrographie, l'anglais, etc.

Bien que les navires de guerre modernes naviguent tous à l'aide de la vapeur, on a toujours tenu à ce que les élèves du *Borda* fussent des gabiers émérites, afin d'être susceptibles de ramener par leurs seuls moyens de bord les voiliers prises de guerre !

L'initiation des *bordaches* se faisait pro-

gressivement. Chaque nouveau de première année ou *fistot* avait son *ancien* qui l'accompagnait la première fois dans l'ascension des haubans et lui faisait faire le rétablissement pour entrer dans la hune. Au-dessous du grand mât, un filet restait toujours tendu pour recevoir les maladroits qui, pour leurs débuts, se laissaient choir de la hune, surpris par le vertige ou dont le pied manquait en courant sur la corde tendue au-dessous en chaque vergue.

Le *fistot*, d'ailleurs, payait l'enseignement de l'*ancien* par certains petits sacrifices d'amour-propre qui commençaient dès le jour même de la rentrée de l'École. En effet, les nouveaux étaient embarqués au ponton du Pont-Gueydon, vingt-quatre heures avant les *anciens*. Une canonnière les conduisait jusqu'au *Borda* où, tout de suite après leur immatriculation, le *pacha* leur faisait revêtir la blouse blanche et le pantalon de treillis des conscrits après leur avoir fait couper les cheveux très ras.

Le lendemain, les anciens arrivaient à l'heure du dîner et après avoir choisi leurs *fistots* respectifs entraient avec eux au réfectoire où la soupe attendait servie dans les assiettes. Affamés par la brise marine, les nouveaux se disposaient à manger, lorsque les anciens les arrêtaient du geste et leur déclaraient sévèrement : « Sachez qu'un officier de marine doit pouvoir se passer de dîner ! » Et, saisissant assiettes, soupières et bouteilles, ils les lançaient à la volée par les sabords. Que de débris de vaisselle ont ainsi tapissé le fond de la rade, à tel point que la légende voulait même que leur amoncellement servît de pilotis au *Borda*. Le troisième jour, lorsque les parents venaient voir leurs enfants, on leur faisait payer la casse. C'était la tradition !

Un peu plus tard, à l'occasion du premier jour de

sortie, l'*ancien* procédait à la remise du sabre. Comme s'il se fût agi d'être armé chevalier, le *fistot* s'agenouillait et baisait la lame du sabre avant de recevoir l'arme. Puis c'était « l'adoration du sextant », le baptême à grand renfort de seaux d'eau lors de la première sortie en canot au printemps. Jadis, quand l'*ancien* avait à se plaindre de son *fistot*, il l'envoyait faire le drapeau au sommet du grand mât. Cette brimade consistait à se maintenir à bras tendus, le corps dans la position horizontale. A quatre-vingts mètres de haut, cela pouvait donner le frisson !

De même qu'à Saint-Cyr, il y avait un argot d'école au *Borda*. Les *bordaches* regardaient avec commisération les *éléphants*, c'est-à-dire les vulgaires civils. Par exemple, pour sortir, ils veillaient méticuleusement à ce que leurs *bichons*, alias leurs chaussures, fussent impeccables. Le *pacha*, c'était le commandant ; le *chajustard* le mécanicien, et les *molosses* les sous-officiers surveillants à bord.

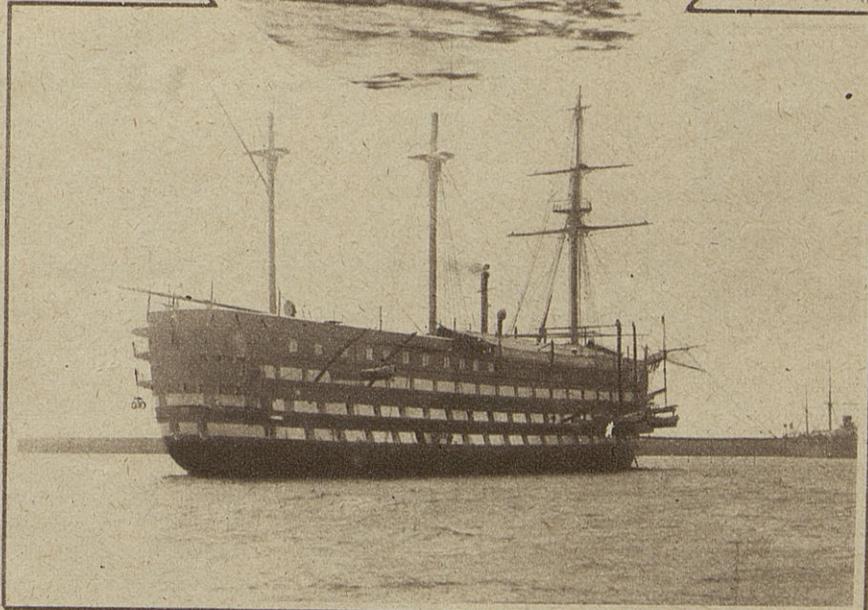


La troisième année, les anciens, promus aspirants de seconde classe, étaient embarqués à bord d'un autre navire-école, instable celui-là

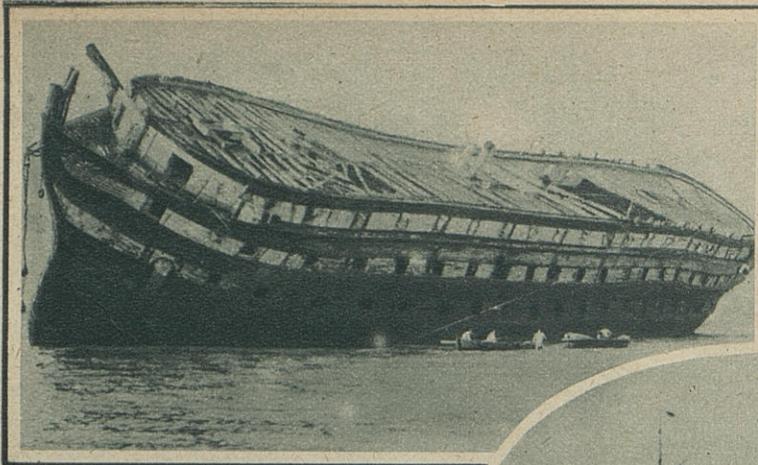


Le « Borda » échoué

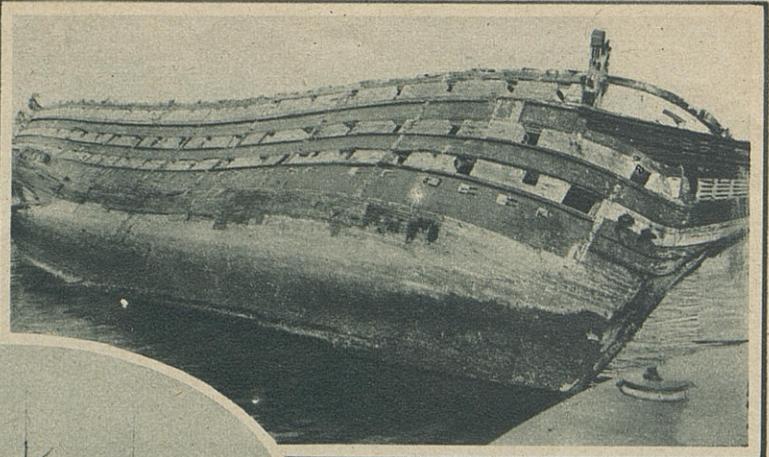
en rade de Cherbourg



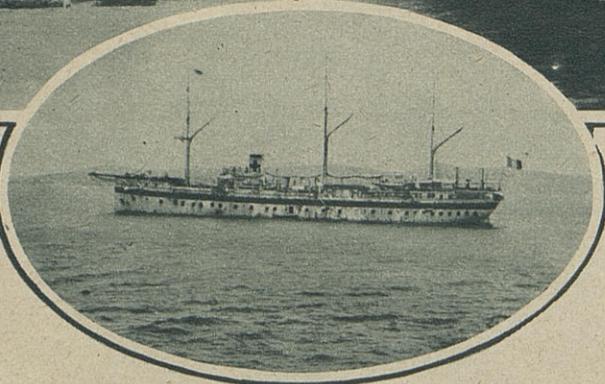
Le Borda ponton-école quand il mouillait en rade de Brest.



L'épave du Borda vue par bâbord.



L'épave du Borda vue par tribord.



Le Duguay-Trouin, qui remplace le Borda.

qui leur faisait accomplir leur année de stage et de voyage à travers la Méditerranée et l'Atlantique. Cette croisière achevée, les sortis du Borda passaient à bord d'un navire de guerre comme aspirants de première classe et, deux ans plus tard, ils devenaient enseignes de vaisseau.

Pendant plus de dix ans, ce fut le Duguay-Trouin, un ancien transport de l'État, plus moderne que le Borda puisqu'il est mû par la vapeur, qui servit d'École d'application aux bordaches, leur faisant visiter les principaux ports de la Méditerranée, les fjords de Scandinavie et les deux Amériques. Par son installation

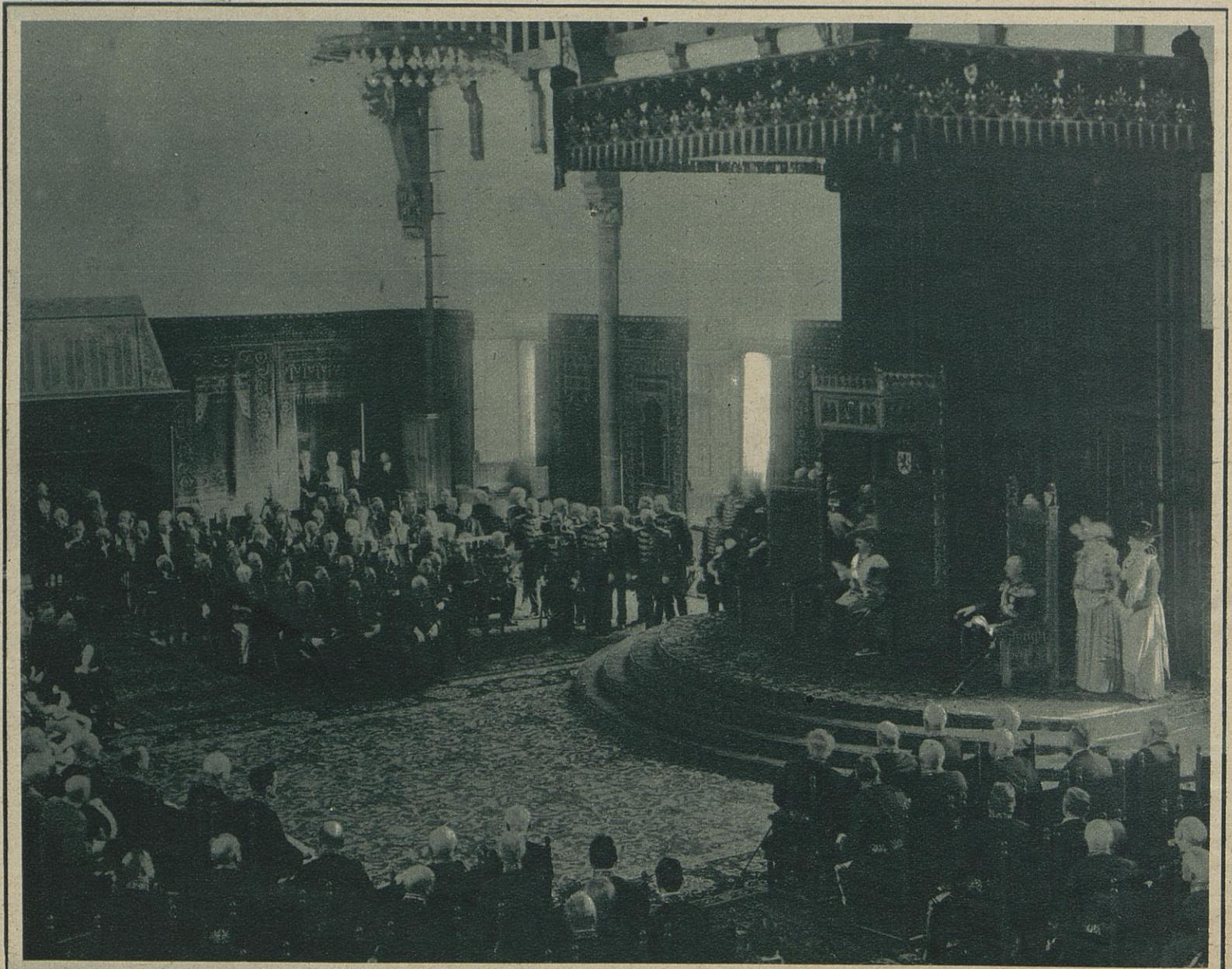
même il était tout désigné pour remplacer le Borda. Un moment, on hésita pour savoir si on n'aménagerait pas l'École navale à

terre sur la pointe de Recouvrance, faubourg de Brest, sur la rive droite de la Penfeld. Mais on recula devant les frais de construction et d'installation.

Le 31 juillet 1913 les bordaches quittèrent donc leur vieux ponton pour n'y plus revenir. La rentrée d'octobre se fit sur le Duguay-Trouin. Mais celui-ci durant la guerre reprit du service actif et en tant que navire-hôpital il fit maintes fois la traversée de la Méditerranée, bravant heureusement les torpilles des sous-marins boches.

HENRY COSSIRA.

L'OUVERTURE DU PARLEMENT HOLLANDAIS



Pour la première fois depuis la guerre, la reine Wilhelmine vient d'ouvrir solennellement le Parlement hollandais à La Haye. Cette photographie

a été prise au moment où la Souveraine, à gauche de laquelle est assis le Prince-Consort, Henri de Mecklembourg, lit son message aux députés.

L'ENTENTE AU SECOURS DE LA RUSSIE



Les navires anglais et américains mouillés dans le port de Vladivostok.



Le général Wrangel (au-dessus, à droite), la baronne Wrangel (à gauche) une infirmière des Volontaires.



Dans une caserne, après une exécution ordonnée par le tribunal révolutionnaire de Riga.



Paysannes russes fusillées par les bolcheviks.



Le général Khodakovski, gouverneur de Kertch, à bord d'un navire de guerre anglais.

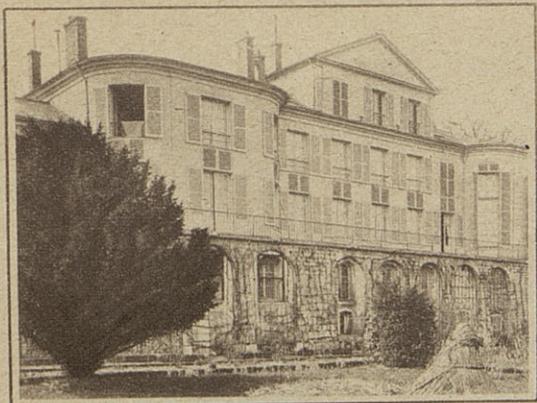
Il semble que tôt ou tard le régime de terreur qui plonge la Russie dans le sang depuis de longs mois soit sur le point de prendre fin. Les massacres des Rouges continuent, mais de tous côtés les armées de Koltchak, de Denikine, du général Wrangel commandant les Volontaires de la Volga progressent arrachant leur patrie à ses bourreaux. Par la Sibérie, les secours de l'Entente en matériel et en munitions permettent aux libérateurs de marcher en avant et de poursuivre leur œuvre.



Soldats anglais se dirigeant sur Omsk par le Transibérien.

J'ai vu

LE TEMPLE DU MÈTRE



Le pavillon de Breteuil, siège du Bureau international dans le parc de Saint-Cloud.

DÉTAIL peu connu des Parisiens eux-mêmes; il est aux portes mêmes de la capitale un morceau de terre qui n'a aucune nationalité et où les Allemands, il faut le reconnaître, sont aussi bien chez eux que les Français, alors que les Anglais et les Américains, nos fidèles alliés, doivent plutôt y être regardés en ennemis. Cette enclave n'est autre que l'enclos du pavillon de Breteuil qui se trouve dans le parc de Saint-Cloud et qui abrite le bureau international des Poids et Mesures.

Avant la guerre, près de quarante États avaient en effet adopté notre système métrique comme système de mesures; seules les nations anglo-saxonnes, c'est-à-dire les Anglais et les Américains, dominées par un conservatisme enclin seulement aux lentes évolutions, hésitent à procéder à une réforme qui entraînerait fatalement des modifications importantes dans les constructions industrielles et les habitudes commerciales. Néanmoins une active propagande se fait depuis plusieurs années dans le Royaume-Uni où l'amour-propre national a été satisfait de voir la France se rallier au méridien de Greenwich. Le bruit court donc que la Conférence de la Paix ne se séparerait pas sans que les Anglais aient adhéré à la Convention du mètre.

LA CONVENTION DU MÈTRE

C'est en vertu de cette convention signée à Paris le 20 mai 1875 par les plénipotentiaires de dix-huit pays: MM. de Hohenlohe, Apponyi, Beyens, vicomte d'Isajuba, Balcarce, Moltke-Hvitfeldt, marquis de Molins, Carlos Ibanez, E.-B. Washburne, Decazes, C. de Meaux, Dumas, Nigra, Galvez,

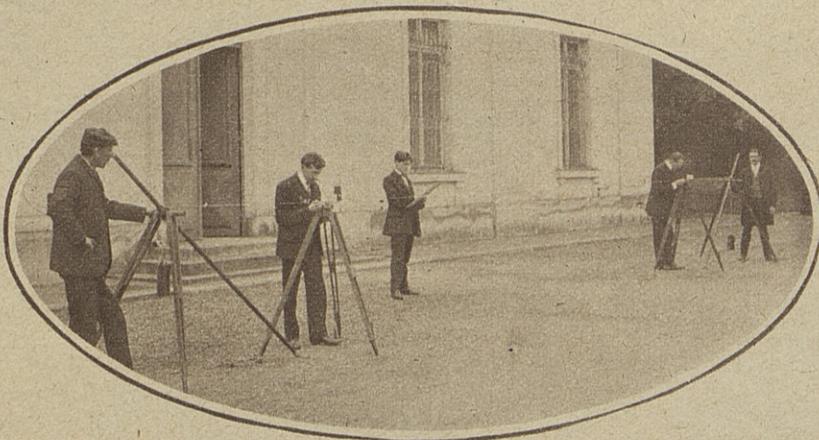


Un appareil comparateur.

Francisco di Rivero, José da Silva, Mendès Leal, O'Kouneff, Adelsward, Kern, Husny, Acosta, que fut décidée la fondation et l'entretien à fonds communs, à Paris, d'un Bureau international des poids et mesures, scientifique et permanent, ayant son siège à Paris, placé sous la surveillance d'un Comité international des poids et mesures, soumis lui-même à l'autorité d'une Conférence générale des poids et mesures, formée des délégués de tous les gouvernements contractants.

Les attributions de ce bureau international sont:

1° Toutes les comparaisons et vérifications



Expériences pour la mesure des bases géodésiques devant le laboratoire.

des nouveaux prototypes du mètre et du kilogramme.

2° La conservation des prototypes internationaux.

3° Les comparaisons périodiques des étalons nationaux avec les prototypes internationaux et avec leurs témoins ainsi que celles des thermomètres étalons.

4° La comparaison des nouveaux prototypes avec les étalons fondamentaux des poids et mesures non métriques; employés dans les différents pays et dans les sciences.

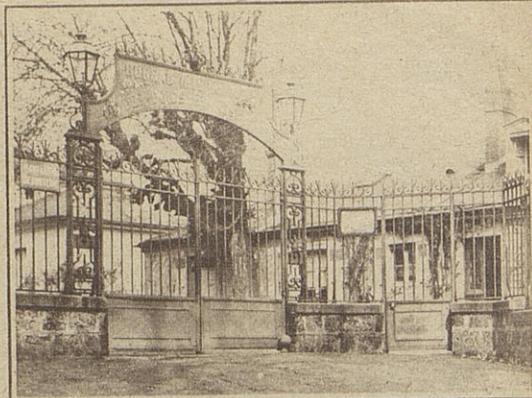
5° L'étalonnage et la comparaison des règles géodésiques.

6° La comparaison des étalons et échelles le précision dont la vérification serait demandée par des gouvernements, ou par des sociétés savantes.

LES PROTOTYPES INTERNATIONAUX

Ce fut en 1889 que la Conférence générale des poids et mesures sanctionna les prototypes du mètre international et du kilogramme international. Le mètre prototype international a été fait en un alliage de platine et d'iridium, fondu, contenant 10 p. 100 d'iridium; cet alliage qui est dense, dur, compact, et présente un coefficient d'élasticité très élevé avec un coefficient de dilatation faible, a été soumis avant son adoption définitive à des épreuves extrêmement rigoureuses de diverses natures. Ce prototype, constitué par une forte règle à section, dite en X est un mètre à traits; sa longueur est définie par la distance des axes de deux traits, fins et nets, qui ont été tracés au diamant sur une portion de surface polie spéculairement et comprise dans le plan des fibres neutres qui est à découvert dans toute la longueur de la règle.

Pour le prototype du kilogramme international on conserva la forme de l'étalon que les savants français, obéissant à la convention nationale qui, en 1790, décréta que le mètre ou la dix-millionième partie du quart



La grille de l'entrée principale du Bureau international des Poids et Mesures.

du méridien terrestre serait l'unité des mesures linéaires ou de longueur, présentèrent, le 22 juin 1799, au Corps législatif, et qui avec l'étalon du mètre datant de la même époque, était déposé aux archives nationales, ces deux étalons construits tous deux en mousse de platine et servant encore de bases du système des poids et mesures en France jusqu'au 28 juillet 1903. Le prototype du kilogramme international resta toujours un cylindre ayant une hauteur égale au diamètre de sa base; mais il fut construit en platine iridiée à 10 p. 100 d'iridium et pesé dans l'eau; son volume est connu avec une exactitude parfaite.

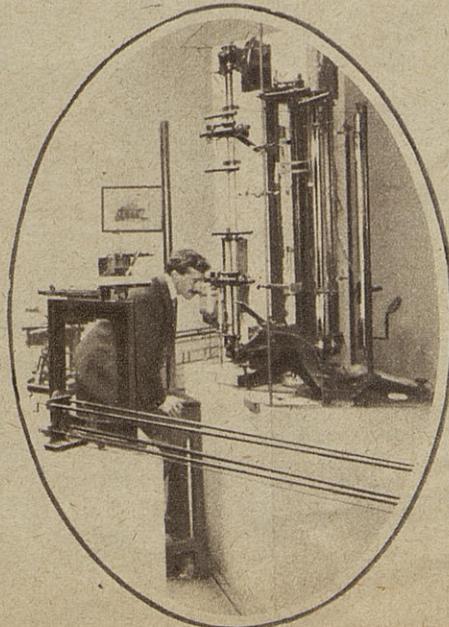
LE PAVILLON DE BRETEUIL

Ces deux prototypes, qui ont servi à établir les étalons remis à chacune des nations contractantes ou ayant adhéré depuis 1875 à la Convention du mètre, sont soigneusement enfermés dans un caveau du pavillon du Bureau international des poids et mesures que le gouvernement français, chargé de ce soin, avait installé le 4 octobre 1875 dans le

pavillon de Breteuil, propriété de plus de deux hectares, enclavée dans le parc de Saint-Cloud, et dominant la Seine au-dessus de la manufacture de Sèvres.

Construit sous Louis XV par l'abbé de Breteuil, ce pavillon était devenu, sous Louis-Philippe I^{er}, la résidence du ministre de Montalivet lorsque la Cour séjournait à Saint-Cloud. Sous le second Empire, la princesse Mathilde en fit son palais d'été.

Masquant une batterie prussienne, le pavillon de Breteuil fut, durant le siège de Paris, le point de mire des artilleurs du



Autre appareil de comparaison.

Point-du-Jour. Aussi était-il complètement en ruines, lorsque le Gouvernement français le mit gracieusement à la disposition du Comité international des poids et mesures qui avait été séduit par sa situation bien appropriée : le pavillon est en effet édifié sur les gradins du parc de Saint-Cloud et réunit toutes les garanties de tranquillité et de stabilité nécessaires aux opérations de précision. Malgré cela, les savants constatent parfois, lors de leurs expériences, des oscillations provoquées par les voitures de Sévres.

Le pavillon de Breteuil a été mis à la disposition du Comité international des poids et mesures pour toute la durée des travaux du Bureau ; or, ceux-ci semblent devoir être indéfinis. Restauré, le pavillon de Breteuil proprement dit est devenu la maison d'habitation du directeur et des fonctionnaires du Bureau, tandis qu'un bâtiment fut élevé à côté, renfermant six salles d'observation fort spacieuses et soustraites aux variations de la température.

« LE CAVEAU DES PROTOTYPES »

A dix mètres de profondeur, sous les salles d'observation du pavillon de Breteuil, on a creusé un vaste caveau dont l'entrée est défendue par une triple porte en fer. Ce n'est que tous les deux ans que l'on pénètre dans ce caveau à l'occasion de la réunion du Comité international. Mais pour y pénétrer il faut obtenir la clef que détient le directeur du Bureau, celle que le Gouvernement français a déposée aux archives nationales, et celle que détient le président du Comité international en fonctions.

Dans le coffre-fort qui se trouve dans ce caveau sont enfermés, depuis le 26 septembre 1887, les prototypes du mètre international et du kilogramme international qui



Une réunion du Comité international sous la présidence du savant Förster, délégué allemand.

servent aux comparaisons et à l'établissement des étalons nationaux. Les coteaux de Saint-Cloud renferment donc un trésor estimé à plus de 150 000 francs, sans tenir compte de son inestimable valeur scientifique.

Quant aux étalons fondamentaux qui, pour la France, ont remplacé en 1903 les étalons datant de la fin du XVIII^e siècle, ils ont été déposés aux Archives nationales où les premiers ne figurent plus qu'au titre de souvenirs historiques.

LES PROGRÈS DU SYSTÈME MÉTRIQUE

Vingt-six États adhéraient déjà au début de 1911 à la convention du mètre. C'étaient : le Portugal, l'Espagne, la France, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, le Luxembourg, la Suisse, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Autriche, la Hongrie, la Serbie, le Monténégro, la Roumanie, la Bulgarie, l'Italie, le Mexique, Cuba, la Colombie, l'Argentine, le Chili, le Pérou, le Brésil et l'Uruguay.

Par la convention de Tegualpa, du

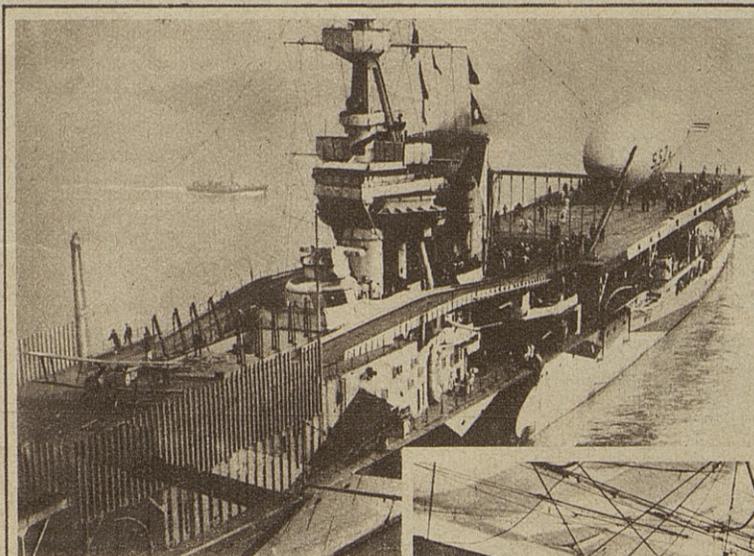
10 février 1910, les cinq républiques de Costa Rica, Guatemala, Honduras, Nicaragua et San Salvador avaient décrété l'emploi du système métrique pour 1912. La Grèce l'emploie à titre facultatif depuis 1836. La Chine qui a fixé en 1908 les unités de l'Empire du Ciel par une série décimale a mis à l'étude depuis 1912 un projet de loi instituant le système métrique. Au Japon, une préférence manifeste est accordée au système métrique depuis 1909 et le Congo belge l'a adopté obligatoirement depuis 1911.

Le gouvernement siamois, qui depuis 1887 imposait le système métrique dans les travaux publics, l'a rendu obligatoire dans tout le pays depuis 1913. Au Siam, la mesure de capacité était jusqu'à cette époque la demi-noix de coco et tout Siamois qui achetait du riz choisissait naturellement la plus grosse noix possible pour faire son marché. Depuis 1913 toutes les demi-noix de coco doivent avoir un contenu d'un litre, et le *wak*, unité de longueur, équivaut seulement à 2 mètres, alors qu'autrefois il dépassait cette longueur.

Enfin, sans parler des Russes qui n'existent plus pour le moment, parmi les peuples de civilisation anglaise, l'île de Malte a adopté le système métrique depuis 1914 ; les colonies sud-africaines lui ont donné la place prépondérante en 1912 ; n'admettant plus les unités des mesures anglaises et celles des anciens colons hollandais qu'en second lieu. L'Australie, le Canada et la Nouvelle-Zélande veulent aussi s'entendre pour en venir au mètre et au kilogramme. Nos alliés d'outre-Manche et transatlantiques seront entraînés par la force des choses : bon gré, mal gré ; il faudra qu'ils viennent au système métrique, pour réaliser enfin l'unité de mesure dans le monde entier.

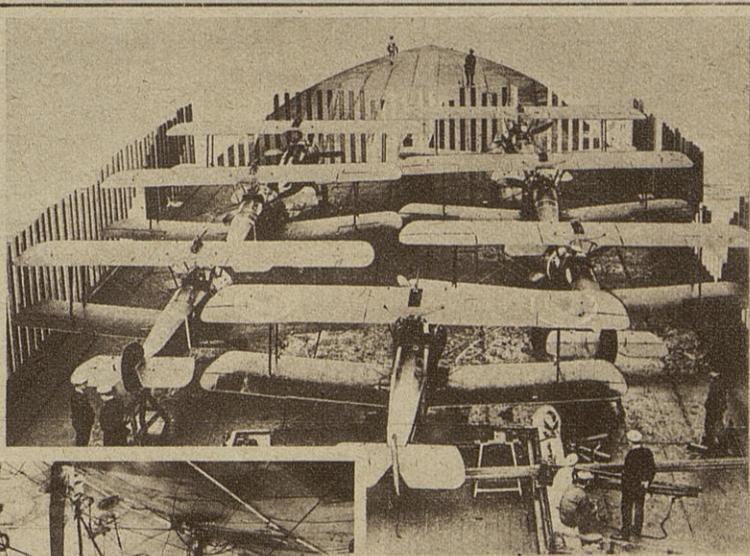
EMILE HENNIN.

DANS LA MER BALTIQUE : LES FORCES AÉRIENNES ANGLAISES



Un dirigeable amarré sur la plage arrière d'un transport.

Bien que son gouvernement ait décidé d'évacuer leur base d'Arkhangel, les Anglais ne se désintéressent nullement de la question de la Russie. Les navires britanniques continuent à faire de la bonne besogne dans la mer Baltique qu'ils purgent de tous les bâtiments bolcheviks. On se rappelle l'exploit des canots porte-torpilles qui coulèrent plusieurs grosses unités de la flotte des soviets dans le port même de Cronstadt. Mais ce que les rouges redoutent par-dessus tout, ce sont



Une escadrille d'avions sur la plage avant du navire.

les raids des avions britanniques qui, en plein jour viennent bombarder leurs casernes et leurs dépôts de munitions. Ces mesures de police aident beaucoup à l'œuvre de délivrance des Koltchak et des Denikine. La flotte aérienne de nos alliés qui coopère étroitement avec les navires de l'escadre comporte non seulement des hydravions, des avions de bombardement mais aussi des dirigeables qui ont leurs « terrains d'atterrissage » sur des transports spécialement aménagés.

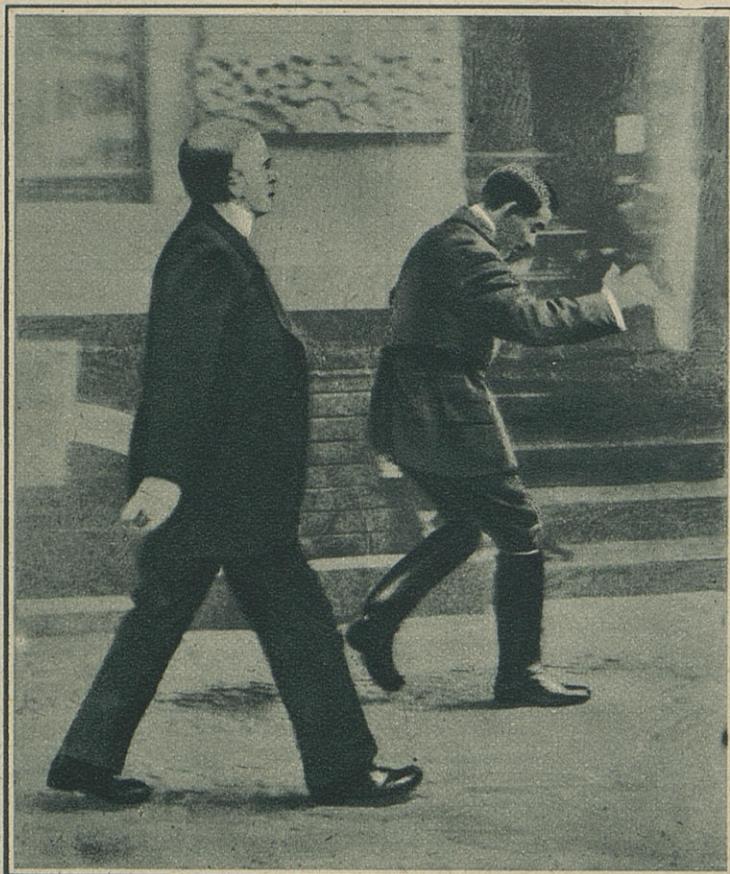
J'ai vu.

LA TÉLÉPATHIE A L'AIDE DE LA POLICE

UN essai intéressant pour la découverte d'assassin a été fait ces jours derniers par un télépathe, sous les yeux de la police criminelle de Leipzig, la municipalité et quelques représentants de la presse. Le chef de la police criminelle de Leipzig, le conseiller de police Engelbrecht, avait mis en scène une affaire de vol suivie de meurtre, dont les pièces à conviction se trouvaient dans les endroits de la ville plus éloignés les uns des autres. Le télépathe avait pour mission de retrouver la victime, l'assassin, les objets volés et les armes du crime, à l'aide de la télépathie. Le télépathe conduisit en automobile les policiers et les autres témoins, à travers les rues les plus passagères de la grande ville jusqu'à la Roseraie. Là se trouvait la « victime » en la personne d'un employé de police, caché dans un amoncellement de rosiers. Il les conduisit ensuite dans un grand magasin de la ville pour y trouver une pièce à conviction, puis en banlieue à la maison du meurtrier. Enfin, il réclama, dans une pouponnière, les instruments du crime qui y étaient cachés. Les policiers et les employés du tribunal ont été fort étonnés de ce travail.

Ces faits furent rapportés au représentant de la direction de la police criminelle de Berlin, le conseiller du gouvernement Dr Weiss. Le Dr Weiss s'exprima ainsi sur ce sujet intéressant : « Par suite des événements de la guerre et du bouleversement du pays, la criminalité a beaucoup augmenté, chez nous, en Allemagne, comme tout le monde sait. Pour combattre le nombre croissant des meurtres, tous les moyens qui promettent le succès sont les bienvenus. Naturellement, il doit constamment s'agir dans les méthodes employées par la police criminelle de celles dont l'issue scientifique est indispensable. On doit partir de ces points de vue généraux si l'on veut voir clair dans la possibilité d'utilisation de la télépathie pour des buts de police criminelle. »

Par « télépathie », — en réalité, « percevoir de loin », — on comprend, d'après Kilchner, la capacité de percevoir, en temps et lieux, des objets éloignés. Déjà au temps d'Agrippa, de Paracelsus ensuite et plus tard de Swedenborg on étudiait la télépathie. Ce dernier (1688-1772) voulait posséder en sa personne, le pouvoir télépathique. Il prétendait, par exemple, avoir aperçu à une distance de plu-



Le chef de la police de Leipzig et le liseur de pensée Kara Iki devant la porte d'un pseudo-assassin imaginé pour les besoins de l'expérience.



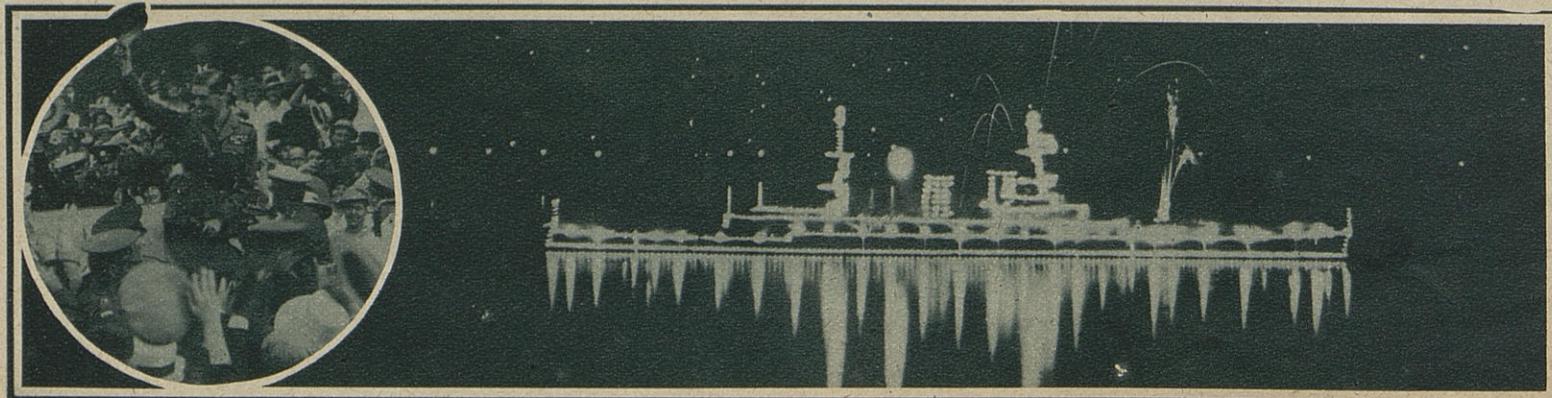
Le télépathe au travail.

sieurs kilomètres l'incendie du château de Stockholm en 1759. Il est clair que si la télépathie était une apparition de la vie réelle, scientifique et incontestable, elle serait au plus haut point la bienvenue de la police criminelle, justement parce qu'elle pourrait rendre des services dont on ne pourrait se passer.

Un crime est commis ! Vite on le fait savoir au commissaire de service. Au lieu de mettre en mouvement le formidable appareil de la justice, le commissaire n'aurait à faire appel qu'au télépathe. En quelques heures ce dernier aurait découvert le meurtrier. On le voit, cela s'est passé comme dans un conte. Et c'est aussi un conte. Jusqu'à présent on n'a trouvé aucun télépathe qui ait pu remplacer, par son pouvoir télépathique, le dur labeur de nos inspecteurs de la police. D'après les travaux philosophiques et scientifiques, il n'est pas admissible que l'on puisse mettre la télépathie au service de la police criminelle. On peut se placer devant l'étude de la télépathie comme on veut, on peut aussi se refuser à la mettre au même niveau que l'étude du spiritisme, une chose est indiscutable : comme moyen sûr de découverte scientifique — et c'est le seul qui doit former le point de départ des mesures de la police criminelle — on ne peut pas la tenir. En dernier lieu, il y a sur les télépathes ce que Haeckel, dans son *Enigme du monde*, a dit d'eux et des autres médecins :

« Ils sont, en partie, démasqués comme malins escrocs et, en partie, reconnus comme des personnes nerveuses d'une extraordinaire sensibilité ». Tromperie d'un côté et sensibilité excessive de l'autre, telles sont les bases de la télépathie. Celui qui s'occupe des affaires criminelles ne doit pas compter sur eux. La police criminelle s'attachera aussi peu à la télépathie que le médecin, malgré quelques cas de guérison, à la méthode de la prière pour soigner les maladies. Le télépathe peut prouver son pouvoir pour la découverte des crimes sur les scènes des concerts, dans les salons élégants, la télépathie peut, à côté de la science de la lecture de la pensée, du spiritisme et d'autres études de l'occultisme, faire et trouver beaucoup d'adeptes, dans le monde silencieux du véritable assassinat, nous préférons continuer plutôt à nous en tenir aux employés avertis de la police criminelle.

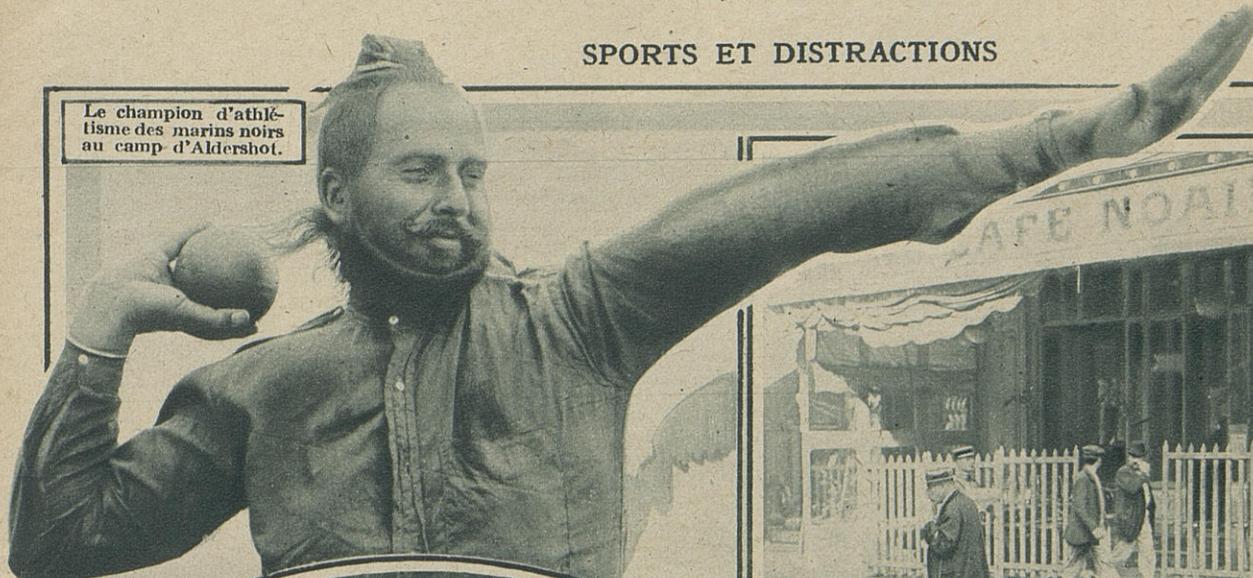
LE VOYAGE DU PRINCE DE GALLES AU CANADA



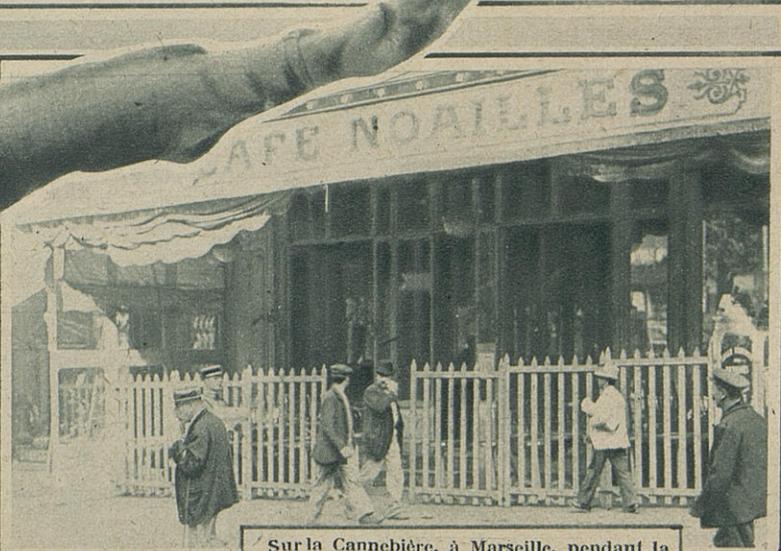
A Toronto le *Dragon* illuminé en l'honneur du royal visiteur. (En médaillon) : le prince acclamé à Toronto.

SPORTS ET DISTRACTIONS

Le champion d'athlétisme des marins noirs au camp d'Aldershot.



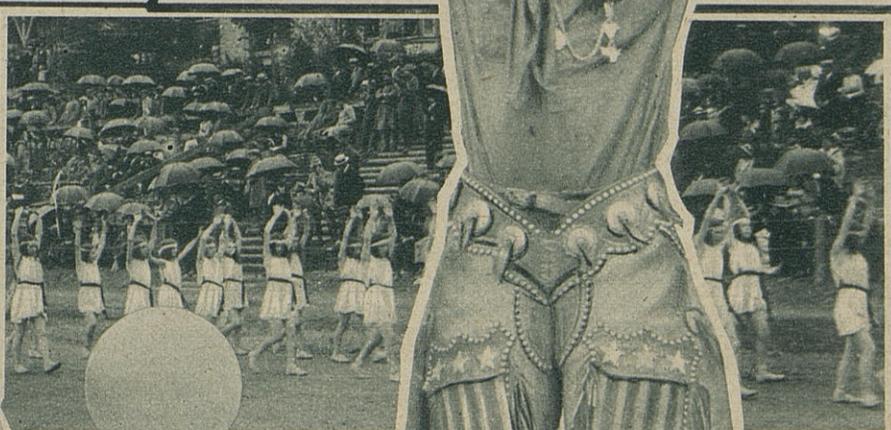
Sur la Cannebière, à Marseille, pendant la récente grève générale, qui dura quatre jours.



L'hydro-ski, nouveau sport en vogue à Rome.



Les Américaines se font peindre les jambes.



A Reims, la fête de présidée les petites athlètes à réouverture du Stade par M. de Polignac.

Le concours de ballons aux Tuileries.



Un géant américain: le cow-boy Madson, du Texas, âgé de 22 ans.



Un aéroplane-bijou en aluminium pour le tranquille amusement des enfants.





La jeune fille semblait sortir d'une histoire.

SOUS LES CERISIERS ROUGES

Le garçon ayant déposé ma malle dans un coin releva vers moi sa face de jockey congestionné :

— Voici votre chambre, mon jeune monsieur. Vous avez de la chance, après celle de M. Toleman c'est la plus agréable du collège. Elle a déjà été habitée par un Français il y a deux ans. On peut la trouver petite, mais la fenêtre donne sur le jardin du pensionnat voisin, un joli jardin, monsieur. Je m'appelle James. A votre service, monsieur.

Cette chambre claire où je m'installais pour six mois me semblait réellement accueillante et confortable. Pendant que j'en inspectais le lit de fer, les étagères blanches, on frappa à la porte. Un grand boy blond, rasé, bien planté sur ses semelles de caoutchouc, apparut sur le seuil :

— Excusez-moi : Bob Toleman, votre voisin. J'ai pensé que vous pourriez avoir besoin de quelque chose et puisque nous devons être camarades...

Avant même que je me fusse présenté, nous avions scellé dans un shake-hand cette camaraderie naissante. Il me plut tout de suite ce Toleman à cause de son regard direct, de son aisance, et malgré un petit air protecteur qui ne lui allait d'ailleurs pas mal.

— Vous êtes Français, vous venez vous perfectionner en anglais? Vous vous plâchez à Tooting College, surtout si vous aimez les sports. Pouvez-vous jouer au cricket? Oui... C'est très rare un Français qui joue au cricket. Vous viendrez prendre le thé chez moi ce soir. Mes livres sont à votre disposition.

Toleman voulait entrer dans l'*Indian police*. Je préparais l'École coloniale. Nous fûmes amis tout de suite. Depuis que j'ai appris sa fin courageuse à Loos en 1915, je songe souvent aux belles

soirées que nous avons passées jadis dans sa chambre en fumant du *Navy cut*. Une fraîche odeur de printemps montait du grand jardin calme. Nous nous accoudions à la fenêtre. Toleman, qui avait voyagé, me racontait des histoires. Dans la journée, nous prenions part à d'interminables parties de cricket.

— Vous lancez assez bien la balle, m'accordait-il, très bien même pour un Français, mais ce n'est pas encore tout à fait cela. Je vous ferai travailler.

Chaque jour, dans la cour du collège, je m'exerçais sous sa direction à assouplir ce

fameux moulinet au bras si difficile à obtenir. Fréquemment, la balle de cuir rouge, bondissant trop haut, franchissait le mur de brique qui nous séparait du pensionnat. Cet incident se répétait plusieurs fois par jour, car Tooting College comptait une quarantaine d'internes. Mrs. Maxwell, la directrice du pensionnat, obsédée par nos coups de sonnette, nous avait autorisés, une fois pour toutes, à sauter par-dessus le mur pour aller chercher nos balles, à condition de ne pas séjourner dans son jardin. Deux trous pratiqués entre les briques facilitaient l'escalade. Quand la balle ne se cachait pas trop obstinément sous les groseilliers touffus, cinq minutes nous suffisaient pour le voyage, aller et retour. J'apercevais parfois la respectable Mrs. Maxwell, hautaine derrière son face-à-main, qui répondait à mon salut avec beaucoup de dignité, parfois aussi des élèves du pensionnat : de charmantes petites misses de douze à dix-huit ans montrant toutes à travers les arbres de magnifiques cheveux blonds et des blouses très blanches. Je les observais de ma fenêtre, ce qui amusait beaucoup Bob Toleman.

— Le Français qui habitait votre chambre regardait les filles aussi, vous savez.

— Ne les avez-vous jamais regardées, vous, Bobbie?

— Peuh ! Des gosses...

Toleman, plus âgé que moi de quelques mois, écrasait mes dix-sept ans de toute sa supériorité physique. Son flirt habitait Liverpool. Je n'ai jamais su le nom de la ravissante jeune fille dont il admirait souvent la photographie avec un air très sérieux, plein de discrétion.

N'ayant pas de flirt, je guettais de plus en plus les gentilles misses du pensionnat. Je crois même que, les sachant au



— Depuis trois jours, cachée dans les groseilliers, je vous guettais.

J'ai vu

jardin après le thé, je lançai plus d'une fois par-dessus le mur une balle qui, normalement, aurait dû suivre une trajectoire plus horizontale.

En sautant dans le jardin, un matin de juin lumineux et gai, je provoquai la fuite de tous les moineaux pépant vers le ciel et aussi la stupeur d'une jeune fille de quatorze ou quinze ans, fort occupée à cueillir des cerises qu'elle mangeait avidement.

Je m'arrêtai interdit. Avec son tablier à fleurs, son teint rose, ses cheveux de soleil, ses yeux de porcelaine bleue, la jeune fille, debout sous le cerisier, semblait sortir d'une histoire. Je la menaçai du doigt :

— Je vous y prends !

— Vous m'avez fait peur, avoua-t-elle en souriant, et son sourire était frais comme un coquillage, je serais punie si on me voyait, mais je les aime tant. En voulez-vous ?

Elle me tendait une poignée de cerises dures et juteuses, becquetées par les oiseaux. Je trouvai chevaleresque d'accepter une part de responsabilité dans son larcin : je pris les cerises.

Elle s'appelait Kitty. Son grand chapeau de paille abritait la plus jolie tête blonde qu'un garçon de dix-sept ans ait jamais rêvé de voir s'appuyer sur son épaule, mais la jolie tête ne s'appuyait pas. La malice des yeux très bleus m'intimidait à l'extrême. Tous les jours, au moment où Kitty traversait le jardin pour aller étudier son piano dans un pavillon isolé, je la retrouvais sous les cerisiers et Bob Toleman me disait, à peine moqueur avec une affectueuse indulgence :

— Vous lancez la balle bien maladroitement vers six heures du soir, *old chap*.

Kitty connaissait Paris pour y avoir séjourné deux fois. Elle aimait parler de l'« Avenione de l'Opéra » et des « Champs Elaisés ». Nous causions le plus innocemment du monde, très près l'un de l'autre, et nous rivalisions d'adresse pour envoyer les noyaux de cerises par-dessus le mur du collège. Kitty adorait aussi les prunes et les abricots. Les groseilles mûrissent ensuite en magnifiques grappes rouges et blanches que j'égrenais entre ses dents tandis qu'elle me contait les incidents du pensionnat. Il était souvent question, dans ses propos, de miss Fox, la surveillante, à qui les élèves jouaient de mauvais tours. Cette miss Fox, une vieille fille anguleuse que j'entrevois souvent de ma fenêtre, avait été fiancée autrefois avec un sous-officier de la marine nommé White. White, parti pour les mers lointaines, oublia, paraît-il, sa parole et depuis vingt ans miss Fox demeurait inconsolable. Tant d'infortune n'apitoyait pas l'espégle Kitty qui cachait des feuilles de houx dans le lit de la surveillante, salait son pudding et s'ingéniait chaque jour à inventer une farce nouvelle.

Je l'écoutais dans le ravissement. Un soir, feignant d'entendre un bruit inquiétant au fond du jardin, je la serrai contre moi et, ses cheveux dorés frôlant ma figure, je l'embrassai dans le cou.

Elle prit un air grave :

— C'est très mal de voler ainsi un baiser à une jeune fille... remettez celui-là où vous l'avez pris.

Nos rendez-vous se multiplièrent. Ma

maladresse à lancer la balle croissait en raison directe de l'assiduité qu'apportait ma chère petite fille à étudier son piano. A l'abri des grands cerisiers nous échangeions les serments les plus solennels.

— Si miss Fox nous voyait, darling ?

— Elle ne nous verra pas, elle rêve à l'infidèle parti pour toujours.

Hélas ! il me fallait songer à partir moi aussi. Les vacances approchaient. Quand reverrais-je les tendres yeux bleus...

— Je ne vous oublierai jamais, Kitty. Je vous écrirai tous les jours. Attendez-moi avec

— Ne la punissez pas, miss Fox, je vous en supplie, moi seul suis responsable de ce qui arrive, ne la punissez pas. J'épouserai Kitty plus tard et...

La vieille fille éclata de rire, nerveusement :

— menteur, ayez donc la franchise d'avouer vos vilénies. Depuis trois jours, cachée dans les groseilliers, je vous guettais. J'ai tout vu, tout entendu. Vous lui faisiez les mensonges que font tous les hommes. L'épouser... Ah, la pauvre enfant.

M'ayant saisi par les revers de ma veste, elle me parlait dans la figure, toute tremblante d'une indignation amère.

— Vous vous trompez, dis-je fièrement, j'aime Kitty et je me marierai avec elle quoi qu'il arrive.

Elle me fixa longuement. Ses yeux gris s'adoucisèrent. Ses joues, blêmes un instant auparavant, se colorèrent rapidement de rose. Je lus dans son regard une hésitation, un émoi bizarres.

— Oh, comme vous l'embrassiez, murmura-t-elle douloureusement, menteur, séducteur, être pervers : homme. Je l'ai enfermée, elle pleure maintenant. Oh, comme vous l'embrassiez !...

— Miss Fox, dénoncez-moi au directeur du collège, faites ce que vous voudrez, mais délivrez ma chère Kitty, je vous en conjure.

— Petit serpent, dit-elle, cajoleur, vil séducteur... Écoutez, je la délivrerai, je ne la punirai pas, j'aurai cette faiblesse, bien que je sache que vous ne l'épouserez pas, menteur que vous êtes, mais...

Il me semblait distinguer des larmes dans ses yeux.

— Embrassez-moi, implora-t-elle, paupières closes et lèvres tremblantes, embrassez-moi comme vous l'embrassiez...

Révolté, j'eus envie de lui crier : « Je ne suis pas White ». Mais je pensais à ma chère petite fille effondrée sous son chagrin, menacée d'une punition grave. Héroïquement je payai la rançon exigée.

Miss Fox s'était assise sur une bordure de buis et pleurait, le visage dans ses mains.

— Vous allez la délivrer, demandai-je, c'est bien sûr ?

— Oui, oui, partez.

♦ ♦ ♦

En repassant le mur, j'aperçus Bob qui se dissimulait derrière ses rideaux. Il avait vu la scène. J'en éprouvai une mortification profonde.

— Je n'oserai plus le regarder, pensai-je. Je vais partir sans lui dire au revoir.

Il m'attendait devant ma porte. Sans parler, il me serra la main, avec tant d'effusion, avec une compassion si discrète, si touchante à ce moment-là — si amusante aujourd'hui ! — que je ne crois pas avoir trouvé plus d'amitié depuis dans aucune poignée de main.

Tandis que l'on chargeait mes bagages sur le cab qui allait me conduire à Charing-Cross, l'essayai vainement d'apercevoir une dernière fois ma chère Kitty dans le jardin.

Je ne l'ai jamais revue. Pauvre miss Fox, comme vous connaissiez bien la vie !

ANDRÉ REUZE.



Excusez-moi : Bob Toleman, votre voisin.

confiance, je reviendrai demander votre main à vos parents.

Elle disait « oui » de la tête en me regardant bien en face. Elle était sincère, moi aussi. Qu'on est jeune, mon Dieu, à dix-sept ans !

Le soir de nos adieux arriva très vite. Nous devions nous retrouver à six heures selon notre habitude. Je lançai une balle par-dessus le mur et sautai dans le jardin.

Kitty n'était pas là encore. J'attendis, un peu nerveux, un peu inquiet, désolé de contempler pour la dernière fois les arbres fruitiers sous lesquels nous nous étions embrassés si souvent, les allées étroites et sablées où s'imprimaient les petits pieds de ma bien-aimée.

Derrière moi, les branches des cassis et des groseilliers s'écartèrent violemment. Je crus à une plaisanterie de Kitty.

C'était miss Fox.

— Elle ne viendra pas, dit-elle, avec plus de tristesse que de sévérité, elle ne viendra plus jamais, je l'ai punie, allez-vous-en.

Jugeant inutile de nier, je joignis les mains.

Les Échos de J'ai Vu...

FAUSSE PRÉDICTION

Avant l'expédition de Fiume les agences nous ont annoncé que M. Gabriele d'Annunzio se propose d'entreprendre, en avion, un voyage de 15.000 kilomètres dont voici l'itinéraire : Rome, l'Anatolie, la Mésopotamie, les Indes et la Chine. Que ceci nous soit un prétexte pour féliciter le poète d'avoir donné tort à certaine prédiction qui lui fut faite en 1912, touchant sa fin prochaine.

M. Gabriele d'Annunzio avait toujours déclaré qu'il ne tiendrait compte que de la septième prédiction le concernant (étant entendu qu'il ne rechercherait pas les devins).

Or ce fut l'auteur de la *Guerre au village*, M. Gabriel Trarieux, qui, d'aventure, tira ce septième horoscope.

Non moins savant que Galeotti ou M. Max Jacob dans l'art de prédire les événements d'après l'inspection des astres, M. Trarieux, après avoir longtemps hésité, déclara à d'Annunzio : « Vous mourrez en 1914. »

Pendant deux années, le poète résigné attendit la mort. Vint l'échéance qui démentit la funèbre prévision. Pour le coup, la vaillance de d'Annunzio s'exalta : après avoir échappé à un si grand péril, il n'avait évidemment plus rien à redouter des hommes ni des dieux.



La "statue vivante" de Briouze, dans le département de l'Orne.

De là vient peut-être en partie sa témérité de pilote pendant la guerre et la confiance en soi qui le fera partir, demain, pour un raid de 15.000 kilomètres. Maintenant il est vrai que le poète a déclaré qu'il était venu à Fiume pour y mourir.

UN VRAI POLYGLOTTE

Les instituteurs italiens sont encore plus malheureux que leurs collègues français. Beaucoup qui sont chargés de famille gagnent à peine 1 000 francs par an. Certains acceptent d'autres besognes pour pouvoir vivre, beaucoup, pour se consoler, continuent à étudier, avec



Les délégués bulgares sortant du palais d'Orsay après avoir reçu le traité de paix que leur remit M. Clemenceau, président de la Conférence.

l'espoir d'arriver à une autre situation.

Il y a quelques années, un instituteur nommé Trombetti, jusqu'alors inconnu, arriva soudain à la célébrité dans des circonstances assez curieuses : le roi d'Italie avait eu l'idée d'instituer un prix pour le meilleur ouvrage sur les langues étrangères. Les plus grands savants du pays ayant pris part au concours, la surprise fut grande lorsqu'on apprit que le prix avait été attribué à un modeste instituteur de Cuneo. La surprise augmenta quand on sut que l'instituteur Trombetti s'était entièrement instruit lui-même et était parvenu par un travail acharné à connaître parfaitement 50 langues et dialectes. Il avait commencé par le français en se procurant pour 25 centimes une grammaire française d'occasion. Il s'était attaqué ensuite à l'espagnol, à l'anglais, au russe, à l'hébreu. En consacrant une heure par jour à l'étude des langues, il s'était rendu maître, en l'espace de vingt ans, de cinquante langues.

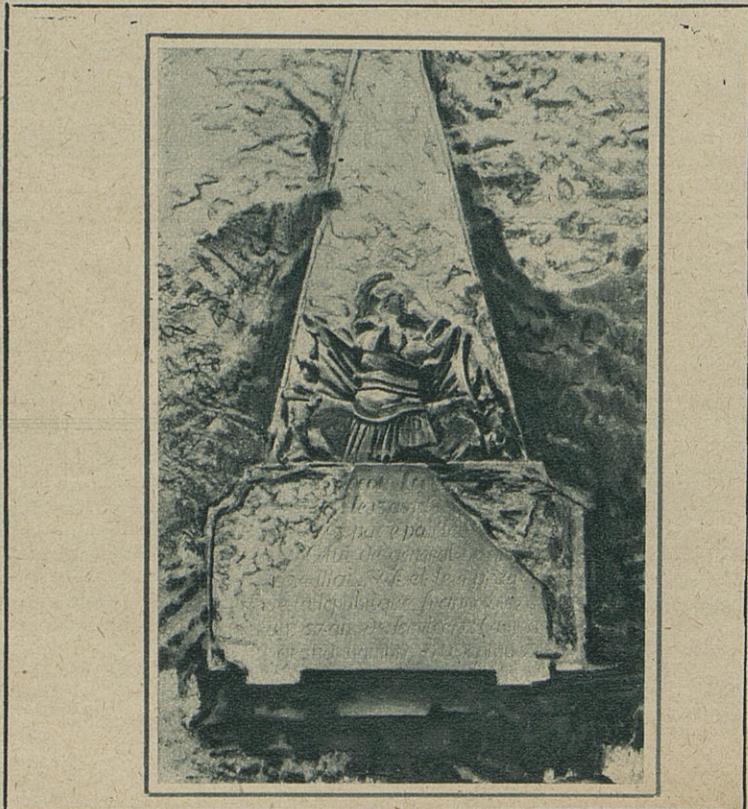
Lorsqu'elle déclara la guerre à l'Autriche, Trombetti obtint une chaire à la célèbre Université de Bologne et organisa le service des interprètes. Son succès n'a pas diminué son ardeur ; depuis le jour où un concours l'a fait connaître, il a appris 8 autres langues, des langues orientales pour la plupart.

Lorsqu'on s'étonne de la modestie de ce polyglotte, Trombetti s'écrie : « Un modeste, moi ? Au contraire, je suis un ambitieux. C'est l'ambition qui m'a fait travailler. Je m'étais proposé de battre le record de mon compatriote, le cardinal Mezzofanti, qui parlait 58 langues différentes. Je n'ai plus qu'une langue à apprendre et j'aurai réussi ! »

Une langue ! Qu'est-ce qu'une langue pour un homme qui, seul, en a déjà appris 58 ?

UNE TOMBE FRANÇAISE A MAYENCE

A Mayence, dans un petit jardin occupant une partie de l'ancien cimetière, on remarque une pierre



La tombe du général inconnu à Mayence.

tombale qui s'effrite et dont l'inscription datant de la Révolution française ne subsiste qu'incomplètement.

Sous des emblèmes militaires (cuirasse, bicorne, tambours et canons), on lit :

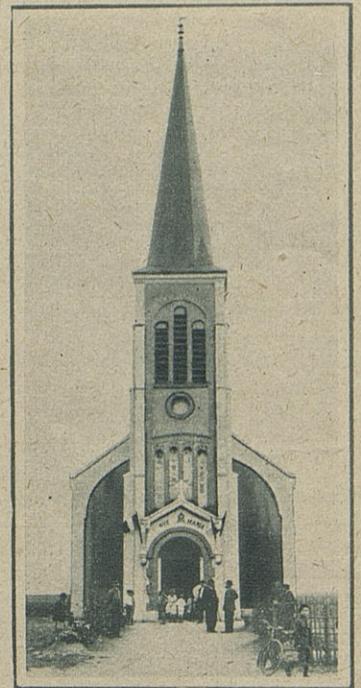
nois Louis,
é le 13 avril 1732
43, passé par tous
celui de général de division
mort le 24 mai V st. et le 14 prairial
an de la République française.
comptant 57 ans de service, 13 cam-
pag et un grand nombre d'exploits.

Quel est ce général ? L'histoire a-t-elle gardé son nom ?

A L'ENCONTRE DES HOMMES DE BRONZE

Jadis dans les fêtes foraines ou à la terrasse des cafés dans les grandes villes, certains bateleurs, en s'induisant les vêtements, les mains et le visage de mine ou poudre de plomb se donnaient l'apparence de véritables statues, dont ils réalisaient la parfaite immobilité dans des attitudes classiques au grand amusement des badauds.

A l'heure actuelle, les hommes de bronze n'ont pas encore fait leur réapparition. Mais, par contre, certaines statues semblent vouloir dépouiller leur rigidité, pour se donner des airs de vie. C'est ainsi qu'à Briouze, dans l'Orne, sur la grande place où s'élève depuis 1883 un monument aux mobiles de la région



L'église de Blanc-Mesnil érigée à la mémoire des 7 victimes de la Bertha du 23 mars 1918.

tombés pour la patrie, le soldat en bronze placé au pied du stèle que surmonte un officier étreignant un drapeau a été gravement habillé de bleu-horizon par une décision de la municipalité de Briouze. Rien n'a été oublié : le canon du fusil et le fourreau de la baïonnette ont des reflets d'acier. La figure et les mains ont la couleur chair et la moustache de l'ex-homme de bronze balafre son visage d'une grosse raie brune.

Comme la statue est de grandeur humaine, l'illusion est complète, et à première vue le touriste croit qu'il s'agit d'un naturel du pays posant pour la photographie.

Le jour de la Fête de la Victoire, le maire de Briouze avait fait coiffer le soldat d'un casque de poilu !

J'ai vu.



SILHOUETTES CLASSIQUES
PRISES SUR LA PLAGE
DE BIARRITZ

J'ai vu

POUR CEUX QUI VEULENT APPRENDRE LEUR MÉTIER

L'ÉCOLE DORIAN⁽¹⁾

C'EST à tort que l'on considère l'École Dorian comme l'annexe de l'École Diderot. L'enseignement y est similaire, si ce n'est que les professions enseignées sont moins nombreuses puisqu'on n'y apprend que l'ajustage, les tours sur métaux, la forge et serrurerie d'art, la menuiserie de bâtiment et d'art. Mais l'établissement de l'avenue Philippe-Auguste est absolument autonome. Bien mieux, il jouit d'un régime spécial, car si à Diderot il n'y a que des externes, à Dorian, il y a des internes pupilles de la Ville de Paris.

Le préfet de la Seine peut en effet y faire admettre des enfants dont les parents nécessiteux ou chargés de familles nombreuses lui font une demande écrite. Ces enfants doivent être âgés de sept à dix ans, ils sont admis sans concours, mais à treize ans ils doivent passer leur certificat d'études primaires. S'ils le subissent avec succès, on les garde à Dorian durant quatre ans encore pour en faire des ouvriers d'art, sinon on les rend à leurs fa-

(1) Dans le numéro du 15 Août, J'ai vu a donné une description de l'École municipale professionnelle Diderot pour l'industrie du fer, dont le programme d'enseignement est le même bien que plus développé, que celui de l'École Dorian.



L'ÉCOLE MUNICIPALE PROFESSIONNELLE DORIAN
Vue des bâtiments sur l'avenue Philippe-Auguste.

élèves devant choisir la profession qu'ils désirent prendre en entrant à l'École. L'enseignement général est naturellement obligatoire pour les élèves des trois années.

L'effectif de l'École Dorian est de 150 externes (50 par promotions) et de 200 internes en moyenne.

De même qu'à Diderot, le matériel et les machines qui servent à l'enseignement pratique des élèves est de tout premier ordre. Lorsqu'un élève sort de Dorian avec son certificat d'apprentissage, il est également prêt à bien gagner sa vie et à devenir très rapidement un ouvrier d'élite. L'École professionnelle Dorian avait d'abord été un internat primaire où il y avait quelques établis de menuiserie. Ce n'est qu'en 1893 qu'on y développa l'enseignement pratique et qu'on en fit une véritable École professionnelle municipale dont les jeunes élèves et les pupilles de la Ville

de Paris en fabriquant du petit outillage destiné à l'armée, ont travaillé, eux aussi, durant toute la guerre pour le compte de la Défense nationale.

H. C.

Chronique des Livres nouveaux

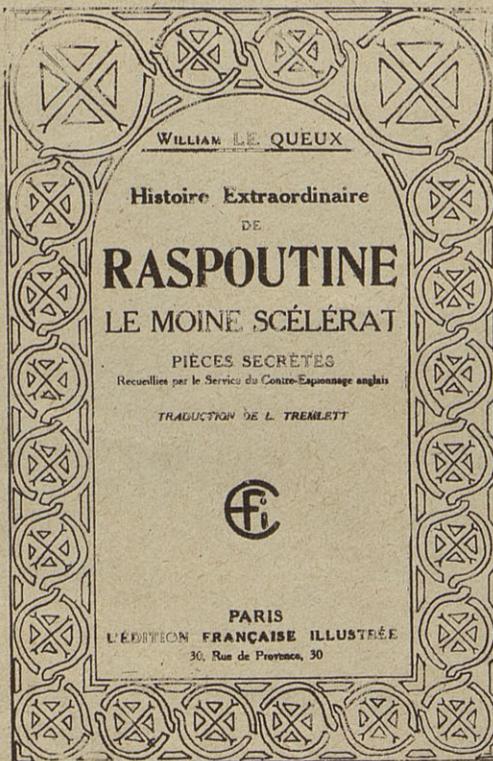
HISTOIRE EXTRAORDINAIRE DE RASPOUTINE, LE MOINE SCÉLÉRAT. Pièces secrètes recueillies par le service du contre-espionnage anglais, par WILLIAM LE QUEUX, traduction de L. TREMBLET. — Un volume, prix 4 fr. 50. — (L'Édition française illustrée, 30, rue de Provence, Paris).

C'est du reportage et du reportage pittoresque. L'auteur, William Le Queux, a eu la bonne fortune de pouvoir consulter des documents qui ont assuré en Angleterre le succès de son livre. Le sujet de ce livre, dont, je le répète, le tirage a connu chez nos alliés un chiffre impressionnant, est de ceux qui portent en eux-mêmes la réussite. Parmi toutes les figures d'exception qui illustrèrent différemment les annales d'une guerre sans précédent, Raspoutine occupe le premier rang. C'est un personnage romanesque avec un peu de ce surnaturel qui plaît aux imaginations populaires... et parfois aux autres. Dans le livre de M. William Le Queux, les événements les plus invraisemblables sont illustrés, si l'on peut dire, par des documents officiels qui laissent le lecteur abasourdi.

Nous estimons toujours que nous vivons une époque supérieure aux autres, c'est-à-dire plus civilisée. En réalité, nous ne sommes guère plus avancés qu'on ne l'était au XVI^e siècle, et ce n'est ni un mal ni un bien, mais simplement une indication que les hommes sont toujours dominés dans le même sens par certaines conditions d'existence. Le moine scélérat vaut moins que certains Borgia, parce que moins cultivé.

L'auteur prend Raspoutine à ses débuts et il suit pas à pas « Grischka » le voleur de chevaux, à travers les étapes de son ascension jusqu'à sa chute, à sa mort violente, qui fut tragique à souhait.

On ne peut pas rêver un roman d'imagination mieux conçu que cette histoire vraie. C'est-à-dire qu'avec nos préjugés qui tiennent à l'orgueil de nous croire supérieurs aux hommes qui nous précéderent, nous n'aurions pas la hardiesse d'inventer un livre comme celui-ci.



REPRODUCTION DE LA COUVERTURE DU VOLUME
RASPOUTINE, LE MOINE SCÉLÉRAT
(L'Édition Française Illustrée.)

Voici, à titre de curiosité, la table des matières de cet ouvrage, répons-le, documenté

Il est ici rendu compte de
tous les livres envoyés en double exempl.
à la Rédaction de J'ai vu...,
30, rue de Provence, Paris.

sévèrement. C'est une indication qui vaut tous les commentaires :

Les débuts de Raspoutine. — Scandales au Palais d'hiver. — Comment Raspoutine empoisonnait le Tsarevitch et trahissait son pays. — La main noire de Berlin. — Ce qu'on trouve dans le dossier secret de Raspoutine. — Raspoutine et les instructions secrètes de Berlin. — Le complot pour répandre des épidémies en Russie. — Le faux moine est démasqué. — La preuve documentaire de la trahison. — Les ruses du charlatan. — Où l'on trompe les Alliés. — L'histoire véridique de sa mort.

Telle est l'histoire véridique du personnage le plus formidable qui défraya la chronique scandaleuse de la guerre de 1914.

Il laissa sa peau dans cette aventure, mais c'était un gros gibier relativement facile à tirer; d'autres, de moindre importance, peuvent jouir en paix des résultats de leur immoralité.

MADAME DUVEAU D'ESQUANS, par G. COLVÉ DES JARDINS. — (Imprimerie Ch. Schenck.)

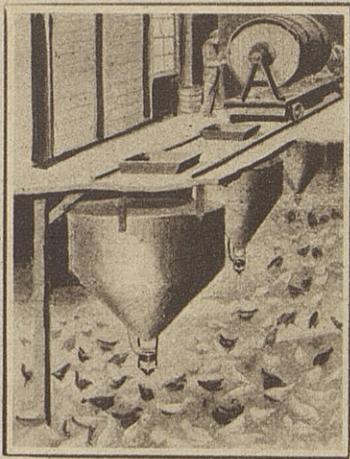
La couverture porte sur une banderole ces mots : *Labor improbus rigolo bese!* C'est dire la qualité littéraire de cette blague facile, d'une tristesse décourageante.

L'AMANT SOLDAT, par ANDRÉ GEIGER. — (Renaissance du Livre, édit.)

Marraine prend soin, dans la courte note de l'auteur pour la lectrice lettrée, de nous donner sur le roman d'aventure son opinion. Jack London, Bret Harté, White, Conrad et d'autres n'ont pas écrit pour les lectrices lettrées. Pour le reste, M. André Geiger a écrit un roman d'aventures sentimentales dans la tradition de ces dernières années. C'est un reflet exact de cette vie parisienne qui pousse les moins mélancoliques à rêver d'une vie campagnarde avec des chiens de chasse dans une solitude savante.

PIERRE MAC ORLAN

La Science pittoresque



Les cylindres pour distribuer les grains

L'ÉLEVAGE DES POULES.

Le retour à la terre, préconisé par tous les économistes, n'implique pas l'obligation de se consacrer à une grosse exploitation agricole. Chacun de nous presque, sauf les habitants des grandes villes, peut le pratiquer souvent à peu de frais, puisqu'il peut se réduire à l'élevage des animaux de basse-cour qui est très rémunérateur.

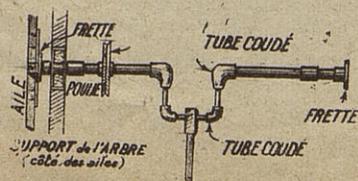
En Amérique on trouve des ranch, fermes de poules, de canards, d'oies, etc., dans lesquelles vivent des milliers d'animaux et leurs propriétaires font de grosses fortunes. Pour économiser la main-d'œuvre, ils n'hésitent pas à recourir à des moyens mécaniques qui remplacent avantageusement plusieurs ouvriers dans certains travaux. Ainsi ils ont imaginé des distributeurs de grains que représente notre photographie et qui permettent à un homme seul de subvenir aux besoins de tout un corps d'armée de volailles.

Ce sont des cylindres terminés par un cône ouvert à son extrémité inférieure. Un tonneau passe au-dessus de la rangée des distributeurs en suivant des rails et laisse tomber dans chacun d'eux une même quantité de grains. Un moteur électrique placé sous le cône met alors en mouvement une sorte d'hélice qui projette les grains au loin en pluie; les poules les ramassent sans se jeter les unes sur les autres, sans se battre ainsi qu'elles font quand la nourriture leur est jetée à la même place.

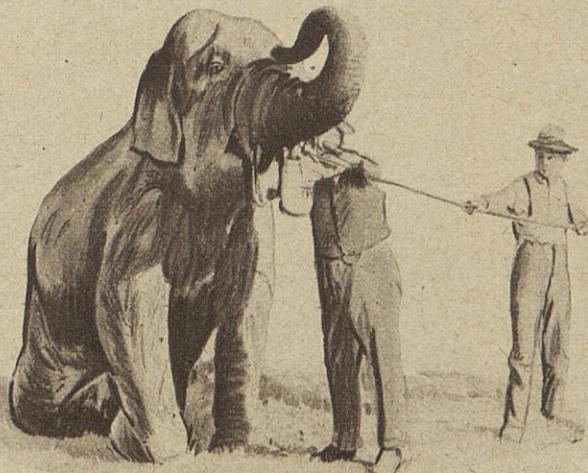
UN MOULIN A VENT QUI BAT LE BEURRE.

La race américaine promet. Un jeune inventeur du sud de la Californie a eu la magistrale idée de construire un moulin à vent qui battrait le beurre de la ferme et en même temps pomperait de l'eau. L'idée était à peine née qu'elle a été effectuée.

Il a assemblé quatre planches de 1 mètre de longueur environ, 12 centimètres et demi de largeur et 1 centimètre d'épaisseur sur une monture faite de deux autres planches de 1^m,35 de longueur, 0^m,05 de largeur et 3 centimètres et demi d'épaisseur, assemblées en croix comme le montre le détail de la construction. L'ensemble est ren-



L'arbre moteur avec sa poulie et son vilebrequin.



L'éléphant Albert « chez le dentiste ».

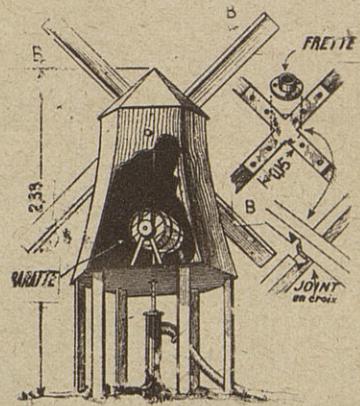
forcé par une croix en fer sur laquelle l'ingénieur jeune homme a fixé une frette dans laquelle s'engage l'extrémité de l'arbre de commande.

L'assemblage ainsi compris a permis de façonner des ailes de moulin à vent comportant un bord longitudinal surélevé B qui donne prise au vent et lui permet de faire tourner le système.

L'arbre intérieur peut être con-

struit en bois, ou mieux en métal en utilisant des bouts de tube coudés pour façonner le vilebrequin. On remarque que cet arbre porte une poulie sur laquelle passera la courroie de la baratte; le vilebrequin est destiné à recevoir une bielle qui descend jusqu'au piston de la pompe et qui, pendant sa rotation, fait monter et descendre le piston.

Pour le surplus, nos lecteurs jugent, d'après nos dessins, de la



Vue générale du moulin à vent avec sa baratte à l'intérieur et sa pompe au-dessous.

simplicité qui a présidé à la construction de la cabine montée sur six piquets entre lesquels est fixée la pompe. On peut d'ailleurs procéder plus simplement, car quatre piquets ou même trois suffiraient.

Si la construction est élevée sur un coteau, on aura presque toujours assez de vent pour assurer à une petite ferme une provision d'eau suffisante et pour effectuer le batage du beurre.



Le moulin à vent terminé.

ALBERT AVAIT MAL AUX DENTS.

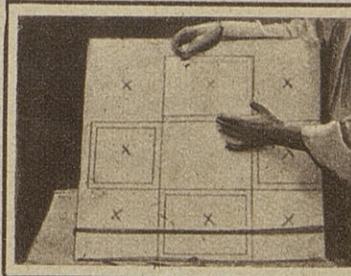
Albert est une bonne bête d'éléphant à qui il ne manque, que la parole.

Ses gardiens s'aperçurent un jour qu'il ne mangeait plus, qu'il ne dormait plus; on dit même que de grosses larmes coulaient de ses petits yeux. Son barnum, inquiet, ne savait que penser; il fit venir le vétérinaire qu'Albert accueillit en ouvrant une bouche formidable. L'inspection de la mâchoire s'imposait. Elle fit découvrir une molaire en pleine carie. Vite, un dentiste!

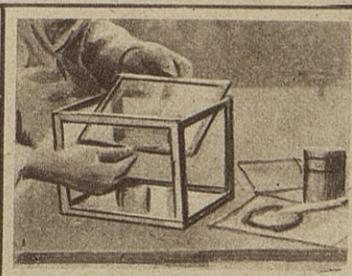
En l'occurrence, le vétérinaire voulut bien se charger de l'extraction, car il ne fallait pas songer à pratiquer un plombage ni même une aurification. Comme outil, le praticien ne vit rien de mieux qu'un forceps. Après avoir injecté de fortes doses de cocaïne autour de la dent (Albert se prêtait d'ailleurs à l'opération avec une patience angélique, se mettant à genoux, relevant correctement sa trompe et ouvrant toute grande sa bouche pour faciliter le travail), le dentiste improvisé serra fortement la dent entre les branches du forceps, y adapta une corde et se faisant aider par plusieurs solides gaillards, manœuvra si bien que la dent dut céder la place. Elle était grosse comme le poing d'un homme.

L. F.

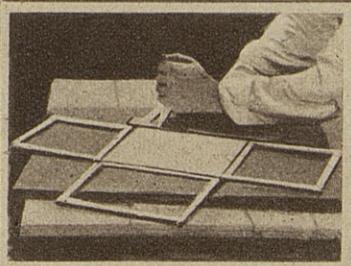
FAITES-VOUS UN AQUARIUM



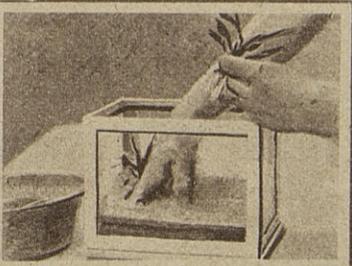
Dessinez sur un carton un peu épais les côtés développés de l'aquarium. A l'intérieur des quatre côtés tracez une marge d'un centimètre environ.



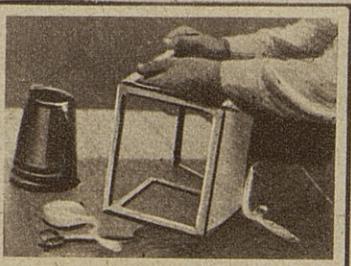
Mettez en place le verre du fond dont les bords sont enduits de mastic. Posez les côtés dans les mêmes conditions. L'ensemble tiendra parfaitement.



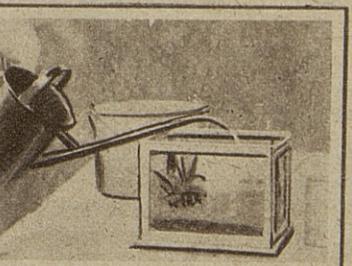
Découpez avec un couteau bien aiguisé, comme le montre la figure. Le fond seul sera laissé en place, les quatre côtés ne conservant que leur cadre.



Versez dans le fond un peu de terre et de sable et plantez des herbes aquatiques qui garniront l'aquarium comme le lit d'une rivière.



Rabattez les quatre côtés, collez pour qu'ils se tiennent avec une bande de toile, puis faites une légère application d'huile de lin sur le tout.



Emplissez d'eau que vous renouvelerez chaque jour. Mettez-y des poissons rouges. Derrière une lampe électrique lamisée par un papier de couleur.

Les Temps Nouveaux

UN APPEL AU PEUPLE
DE M. LLOYD GEORGE

Des millions de courageux jeunes hommes ont combattu pour le monde nouveau, des centaines de mille ont péri pour le faire triompher. Si nous manquons de faire honneur aux promesses que nous leur avons données, nous nous déshonorerons.

Que veut dire le nouveau monde? Comment était donc le vieux monde? C'était un monde où le labeur de myriades d'honnêtes travailleurs, hommes et femmes, n'achetait rien de plus pour eux qu'une vie sordide, la pénurie, l'angoisse, la misère; c'était un monde déshonoré par l'exploitation des hommes et où le chômage provoqué par les vicissitudes de l'industrie faisait le désespoir d'une multitude d'humbles logis, un monde où, côte à côte avec le besoin, régnait le gaspillage des richesses inépuisables de la terre, dû soit à l'ignorance, à l'imprévoyance ou à l'égoïsme.

Le vieux monde doit disparaître, aucun effort ne peut le protéger plus longtemps.

Si quelques-uns se sentaient disposés à le maintenir, qu'ils prennent garde qu'il ne s'écroule sur leur tête et ne les ensevelisse, eux et leurs demeures, dans sa ruine.

Ce devrait être un devoir sublime pour tous, sans arrière-pensée d'intérêts ou de parti, d'aider à bâtir un monde nouveau où le travail recevra sa juste récompense et où l'indolence seule souffrira dans le besoin.

♦ ♦ ♦
LA CONSTITUTION

... J'estime que le mode électoral actuel est mauvais, le collège électoral est trop étroit, en effet, et ne représente pas assez le pays. Mais faut-il, en ce cas, aller jusqu'au plébiscite? Non, parce que je n'ai pas suffisamment d'admiration pour le suffrage universel.

Machiavel dit que « les peuples ne se trompaient pas sur les intérêts généraux du pays et qu'ils ne commettaient des erreurs que sur des cas particuliers ». Or, le choix du chef de l'Etat est un cas particulier. On ne peut élire un chef sur des on-dit. Le plébiscite nous ferait risquer des mouvements impulsifs ou trop bien préparés par une publicité ingénieuse.

Je préférerais donc le plébiscite filtré avec un collège national plus étendu, groupant soit les conseillers généraux, soit des gens élus au second degré, spécialement, auxquels on adjoindrait les forces sociales du pays.

— Mais si nous avions des régions constituées, seriez-vous d'avis d'adjoindre au Congrès, pour l'élection du président, les assemblées régionales?

— Certainement, cette solution me semble parfaite. Le mode actuel est trop étroit et prête à l'intrigue, l'appel au suffrage universel laisse trop au hasard et à l'influence. Entre les deux, il y a une solution intermédiaire.

♦ ♦ ♦
LE PARLEMENTARISME

Il représente une corde raide sans balancier. La vie collective est sacrifiée par lui, la représentation est à stabiliser. Or plus la législation se complique et plus le législateur se simplifie. Non qu'il n'y ait, dans les Chambres, des travaux intéressants et remarquables. Mais, pour la mise en forme des lois, par exemple, il faudrait des techniciens: conseil d'Etat ou juristes.

Vous connaissez le proverbe anglais: « La Chambre des communes peut tout excepté changer un homme en femme ». Le Parlement français peut même cela, du moins

légalement. Il pourrait, demain, s'il le voulait, supprimer le mariage. Il lui suffirait d'un vote. Il peut tout. C'est trop. A sa fantaisie législative, il faut un pouvoir de correction. Comment? En fixant par avance, dans la Constitution, les pouvoirs généraux de l'Etat, des Chambres et des individus. Ces principes posés, il faut que tout le monde ait le droit de faire comparer les textes votés aux principes définis.

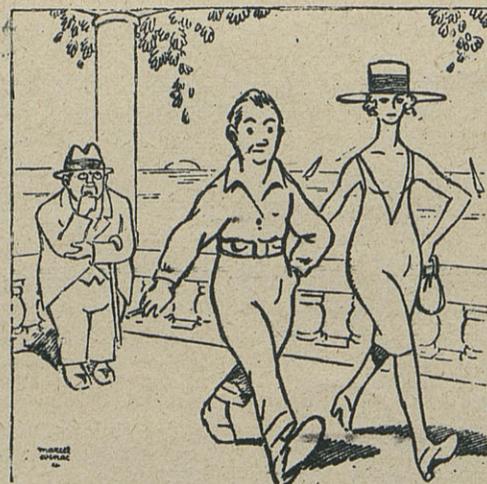
Il faudrait même instituer un corps judiciaire, analogue à la Cour suprême américaine, pour empêcher le législatif de s'abandonner à ses fantaisies. La Cour suprême, aux Etats-Unis, a fait passer de la démocratie dans des institutions qui sont, au fond, très monarchiques.

CHARLES BENOIST. — (Ordre public.)

♦ ♦ ♦
CONTRE LA VIE CHERE

Le Dr T. Barry, professeur de physiologie à l'Université nationale d'Irlande, assure que nous pouvons parfaitement nous nourrir pour trente sous par jour. Bien mieux, en indiquant le menu qu'il préconise, il déclare: « On pourrait en concevoir un plus à son goût, mais on n'arriverait pas à en constituer un

DÉPOUILLÉS



Les malheureux! ils viennent, sans doute, de payer leur note d'hôtel!

(Dessin de Marcel Arnac.)

plus efficace, même en dépensant trente francs au lieu de trente sous.»

La voilà, la vie à bon marché! Le Dr Barry, qui doit être un très docte théoricien, dit que tant d'albumine, tant de graisses fournissent tant de calories. Tant de calories nous sont nécessaires, donc il nous suffira d'absorber chaque jour — bien entendu, il précise le nombre de grammes d'albumine, de graisse, d'amidon contenu dans les aliments qu'il prône, mais j'abrège, — il nous suffira donc, d'absorber 400 grammes de pain, 50 de fromage, 100 de haricots, 100 de margarine, 100 de macaroni et 150 de riz. Il manque, là-dedans, une cinquantaine de grammes d'amidon, on y suppléerait par du sucre, des légumes frais, des fruits, du cacao « ou autre chose », mais très peu.

Admettons que votre goût soit satisfait par des repas ainsi ordonnés. C'est très nourrissant.

(L'Information.)

POUR QUE LA FRANCE VIVE

Nos chemins de fer sont dans un état lamentable; il faut y remédier sans retard. La crise du personnel technique peut être rapidement conjurée, si on le veut, par une sélection d'abord, par l'ouverture d'écoles ensuite. Mais il faut agir, étudier la réforme du matériel, mettre en usage les locomotives à grande capacité. Au risque de déplaire momentanément à beaucoup, on pourrait ajouter que le système protectionniste engourdit les initiatives nationales et qu'une production à bas prix n'est pas inconciliable, l'Amérique en fait la preuve, avec des salaires élevés.

Pour sortir de la crise où le pays se débat, il faut que la culture soit intensifiée par les engrais, que la France, ce pays comblé par la nature, apprenne à produire scientifiquement. Y a-t-il au monde un peuple doté d'un climat aussi parfaitement équilibré et sain, de côtes aussi merveilleusement disposées, d'un sol fertile en céréales, vigne, prairies, et aussi riche en mines de fer! Que manque-t-il donc à ce peuple? Il lui manque, non la science à proprement parler, mais l'application de la méthode à la science.

LÉON CHAVENON. — (Illustration financière.)

♦ ♦ ♦
LE COULAGE SOCIAL

Ce qui m'a frappé d'abord, depuis ma jeunesse, c'est le nombre inouï de gens qui trouvent leur pain quotidien sans rien faire ou en ne faisant presque rien.

Je ne parle que pour mémoire des riches: c'est le pont-aux-ânes. Ils sont trop et gaspillent le travail humain, moins en consommant que par un emploi abusif de domestiques.

Plus nombreux encore que les riches sont les pauvres qui vivent en parasites. Les uns reçoivent des subsides de leur famille ou s'incrument dans un ménage, les autres connaissent à fond tous les trucs pour exploiter la bienfaisance privée et publique. J'en ai rencontré personnellement des centaines et des centaines: ils mangent, ils boivent, ils se vêtent, ils se logent — gratis... et ils geignent!

Du moins les oisifs riches achètent-ils parfois des valeurs industrielles et favorisent-ils certaines entreprises utiles; d'autres s'intéressent à l'art; les femmes entretiennent des traditions d'élégance que je ne méprise point; mais les parasites pauvres, aussi résolus à l'oisiveté que les mendiants de Saint-Sulpice, sont des déchets absolus.

J.-H. ROSNY. — (Progrès civique.)

♦ ♦ ♦
LA BOURSE.

Le marché a été cette semaine complètement dominé par la tenue des changes. M. Klotz a déclaré à la Chambre que des mesures allaient être prises pour remédier à la situation. Le commencement de détente qui s'est produit sur le chèque à la suite de cette déclaration a exercé une influence sur les cours des valeurs étrangères, qui ont eu quelques réalisations à supporter. Nos rentes sont calmes. Les fonds russes sont lourds, en raison de l'incertitude qui règne au sujet des intentions de l'Entente envers la Russie. L'Extérieure s'améliore de nouveau. Le Turc est ferme. Le cours de nos établissements de crédit a monté. Les compagnies de chemins de fer sont en reprise. Le Gouvernement serait, dit-on, disposé à se rallier à l'idée de la nationalisation des réseaux. Les valeurs de navigation sont de nouveau recherchées. Des avances importantes sont notées sur certaines valeurs métallurgiques. Grande animation sur les valeurs de pétrole.

G. LAVAINE.

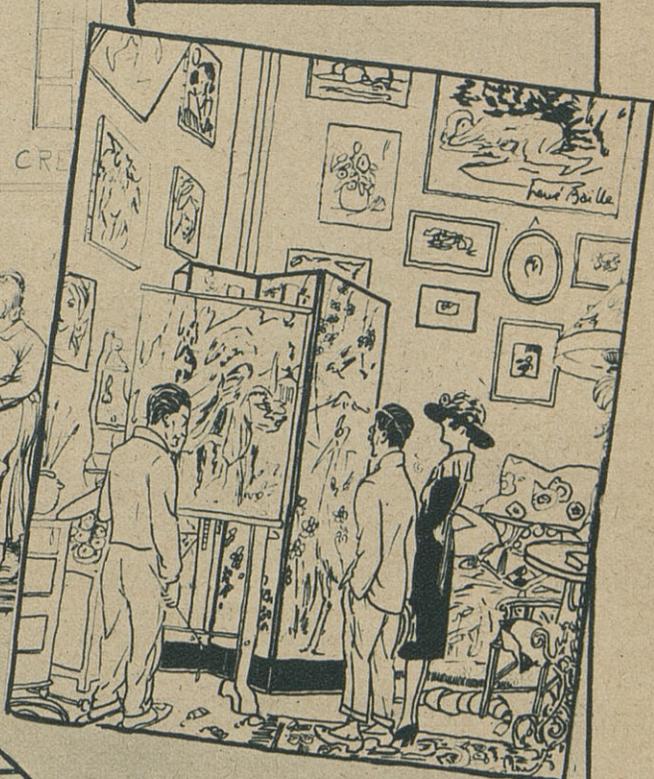
A COUPS DE POINTE



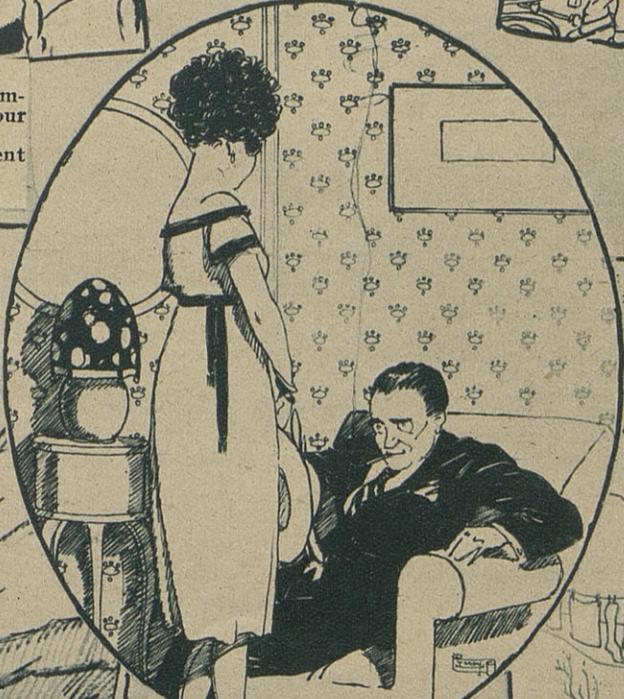
STRUGGLE FOR LIFE
— Ce pauvre oncle Louis est complètement ruiné; il est obligé pour vivre de taper toute sa famille.
— Ah! Ah!... Je suis bien content d'être fâché avec lui.
(Dessin de Chas Laborde)



PARAITRE.
— Son mari l'a quittée depuis trois jours: elle veut faire croire qu'il est revenu.
(Dessin de Gaston Nick)



CRITIQUE D'ART
— Qu'est-ce que tu penses de ma pleureuse?
— Elle pleure pas... elle gueule!



COMPENSATIONS
— Tout de même, lorsqu'elle t'a quitté, cela t'a fait quelque chose?
— Oh oui!... ça m'a fait... des économies! (Dessin de Leroy)



EXCURSIONS
— Quand je pense que j'ai pu vivre là-dedans!
— Oh toi, tu n'as jamais aimé le pittoresque.
(Dessin de Pierre Falké)



BRACONNAGE
— Qu'est-ce qu'il fait, celui-là, garde-pêche?
— Y s'balladait sur la berge, et il a eu l'culot d'me dire: « J'prends l'frai ».
(Dessin de Rouffé)

Les événements, qu'ils soient gais ou qu'ils soient tristes, qui, sans trêve, viennent apporter de l'imprévu à la vie et rompre la monotonie des jours, sont traités comme ils le méritent par nos humoristes. Il y a encore quelques mois, c'était la guerre qui fournissait aux dessinateurs les sujets les meilleurs et aussi les plus divers. De ce grand drame qui avait pour théâtre le monde entier, ils savaient traduire par



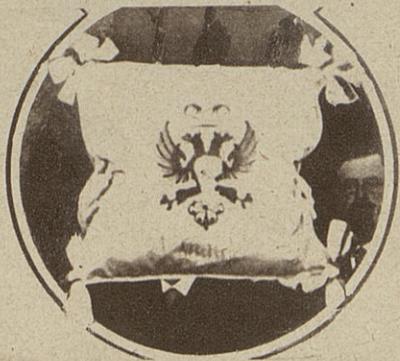
BAINS DE MER
— La v'là qui vient encore se baigner!...
— Tu vas voter que l'poisson qu'on pêchera sentira le muse!
(Dessin de Sauvayre)

le crayon tout ce qu'il y avait de profondément tragique et aussi d'irrésistiblement comique. Aujourd'hui, c'est la vie chère, la lutte contre les mercantis, les nouveaux riches, autant de sujets qui assombrissent l'esprit de bien des gens, surtout de ceux qui ne regardent la vie qui passe que par le petit bout de la lorgnette et qui, traités par les maîtres du crayon, ne provoquent pourtant, qu'un immense éclat de rire.

CAMBRAI ET DOUAI ONT REÇU LA LÉGION D'HONNEUR



M. Poincaré remet la croix de Douai.



Les armes de Cambrai.



Devant l'Hôtel de Ville de Cambrai où manquent encore Martin et Martine enlevés par les Allemands.



L'arrivée du président à Douai.



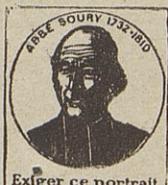
Le défilé des mutilés à Douai.

L'une après l'autre, les villes délivrées reçoivent la juste récompense due à leur courage invincible et à leur abnégation. Le 14 septembre, le Président de la République est allé porter la croix des braves à Douai « douloureusement meurtrie par quatre années de rude occupation » et à Cambrai « ville martyre qui a bien mérité de la patrie », les deux cités héroïques où s'accumulent comme à plaisir les preuves de la férocité et de la barbarie de l'Allemand.

J'ai vu

CURE D'AUTOMNE

Voici les feuilles qui tombent, annonçant le mouvement descendant de la sève. C'est un fait reconnu qu'à l'AUTOMNE, tout comme au printemps, le sang, dans le corps humain, suit la même marche que la sève dans la plante. Il est donc de toute nécessité de régulariser cette CIRCULATION du SANG, de laquelle dépendent la Vie et la Santé. Le meilleur moyen consiste à faire une cure avec la



Exiger ce portrait

JOUVENCE de l'abbé SOURY

qui guérit, sans poisons ni opérations, les Maladies Intérieures de la Femme, Métrites, Fibromes, Hémorragies, Pertes blanches, Règles irrégulières et douloureuses, Suites de Couches, Migraines, Névralgies, Maladies du Retour d'Age, des Nerfs et de l'Estomac, Faiblesse, Neurasthénie, Troubles de la Circulation du Sang : Vertiges, Flouissements, Lourdeurs de tête, Éblouissements, Congestions, Varices, Hémorroïdes, Phlébites, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 5 fr. ; franco gare, 5 fr. 60. Les quatre flacons, 20 fr. franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.)

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'HYGIENITINE DES DAMES. La boîte, 2 fr. 25 ; franco poste, 2 fr. 60 (Ajouter 0 fr. 30 pour l'impôt.) (Notice pour renseignements gratuits.)

PETIT

DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE

Indispensable à tous pour écrire sur toutes choses.

Ce petit volume, très élégamment présenté dans une reliure solide et pratique, ne pèse que 95 grammes.

Ce Dictionnaire est *orthographique* : il contient toutes les indications concernant la grammaire, ainsi que les règles essentielles d'accord. Tous les mots, même les plus nouveaux, y sont classés.

En le consultant, on ne doit plus commettre une faute d'orthographe.

Jamais dictionnaire *orthographique* aussi complet n'a été présenté au public sous une forme aussi *élégante, aussi pratique* et pour un prix aussi *minime*.

PRIX : 2 fr. 50 net

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

VIENT DE PARAÎTRE :

UN LIVRE A GRAND SUCCÈS !

WILLIAM LE QUEUX

RASPOUTINE

LE MOINE SCÉLÉRAT

TRADUCTION DE LUCIEN TREMLETT

Les révélations sensationnelles de M. William LE QUEUX tant sur les agissements du moine sadique que sur le rôle étrange de la tsarine éclairent d'un jour lumineux les raisons qui ont amené la chute soudaine du grand empire russe. Tout cela établi par des documents sûrs les *PIÈCES SECRÈTES* recueillies par le service du contre-espionnage anglais.

Le simple énoncé des chapitres démontre l'intérêt du livre :

Les Débuts de Raspoutine. — Scandales au Palais d'Hiver. — Comment Raspoutine empoisonnait le Tsarevitch et trahissait son pays. — La main noire de Berlin. — Ce qu'on trouve dans le dossier secret de Raspoutine. — Raspoutine et les instructions secrètes de Berlin. — Le complot pour répandre des épidémies en Russie. — Le faux moine est démasqué. — La preuve documentaire de la trahison. — Les ruses du charlatan. — Où l'on trompe les Alliés. — L'histoire véridique de la mort de Raspoutine.

Un volume in-16 (12×19) Net 4 fr. 50

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

25 exemplaires sur papier pur fil Lafuma, numérotés. (Dix-huit exemplaires seulement, les n^{os} 8 à 25, ont été mis dans le commerce.) L'exemplaire... .. net 20 fr.

RIVOLI

suiVI de VITRAIL et de JEAN BART ou Le Bon Corsaire (Théâtre de France)
par RENÉ FAUCHOIS

L'éloge n'est plus à faire de ces trois pièces magnifiques dues à la plume d'un grand écrivain de ce temps, et écrites pour ce théâtre où il a médité de célébrer les héros et les grandes époques de notre histoire : le Théâtre de France.

Un volume in-16 (12×19), 272 pages... .. net 4 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS



J'ai vu.

URODONAL

nettoie le rein

L'URODONAL
lave le foie et les
articulations, dis-
sout l'acide urique,
active la nutrition
et oxyde les graisses.

L'URODONAL
réalise une vé-
ritable saignée
urique (acide
urique, urates
et oxalates).

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco, 9 francs; les trois flacons (cure intégrale), franco 26 fr. 50.



L'OPINION MEDICALE

La cure de désintoxication n'a plus rien de rébarbatif, rien de compliqué, rien de déprimant, associée à un régime végétarien modéré, que viennent, en plus, compléter quotidiennement quelques entremets sucrés qu'il est d'usage de prescrire en même temps qu'on administre la Sinubérase. Bien entendu, le médecin devra toujours prescrire en même temps une cure d'Urodonal, le merveilleux dissolvant de l'acide urique, l'éliminateur-type de l'urée, qui va réaliser un excellent lavage du sang et activer les phénomènes de nutrition. C'est le complément indispensable de toute cure par les ferments lactiques.

D^r J. BARBOT,
Lauréat de la Faculté de
Médecine de Paris.

« C'est avec satisfaction que je vous informe des effets splendides obtenus avec votre Urodonal, que j'ai prescrit et que je prescris toujours avec de bons résultats dans toutes les formes de diathèse urique. »

D^r R. FAVIA,
Médecin-chirurgien,
à Bologne.

JUBOL

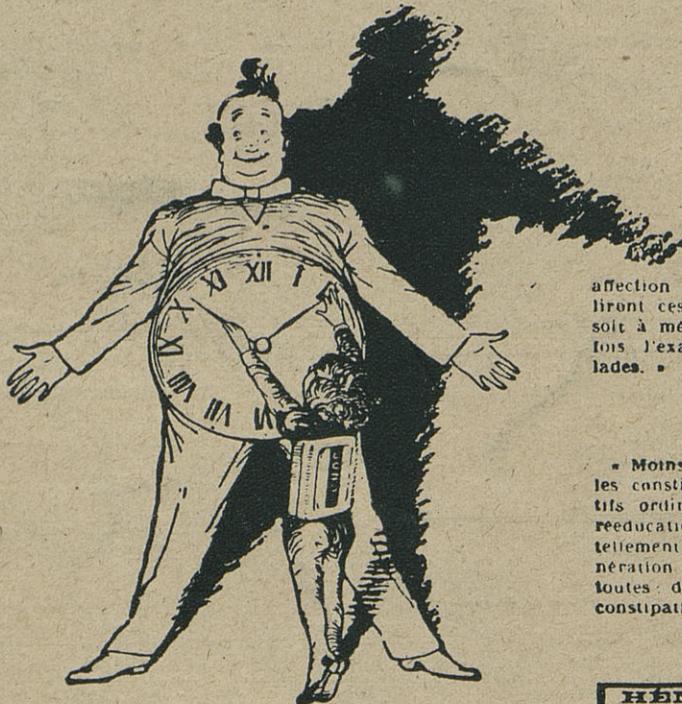
rééduque l'Intestin

Constipation
Entérite
Vertiges
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines

*Pour rester en bonne
santé prenez chaque
soir un comprimé de
JUBOL*

Communications :
Académie des Sciences
(28 juin 1909)
Académie de Médecine
(21 décembre 1909)

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. — La boîte, franco 5 fr. 80, les quatre, franco 22 fr.



*Jubol, régulateur de l'Intestin, fixe
une heure constante aux Jubolisés*

L'OPINION MÉDICALE :

« Il suffit au malade d'avaler chaque soir, sans les croquer, de 1 à 3 comprimés de Jubol pendant quelques semaines, pour se débarrasser rapidement de toute constipation. Pour un hémorroïdaire, la chose n'a pas de prix. D'ailleurs, les hémorroïdes sont à ce point une affection fréquente que, parmi les médecins qui liront ces lignes, il n'en est pas un seul qui ne soit à même de vérifier par lui-même, et maintes fois l'exactitude de ce qui précède chez ces malades. »

Prof. Paul SUARD,
Ancien professeur aux Ecoles
de Médecine navale, ancien
médecin des Hôpitaux.

« Moins que jamais il ne faudrait recourir, chez les constipés aux purgatifs, pas même aux laxatifs ordinaires, encore moins aux lavements. La rééducation intestinale par le Jubol apparaît alors tellement supérieure aux anciennes méthodes d'exonération de l'intestin, qu'elle doit se substituer à toutes; donc il faut juboliser les récidivistes de la constipation. »

D^r PERICHON
de la Faculté de Médecine de Lyon,
Ancien interne des asiles.

HÉMORROÏDES Calmées, Guéries
JUBOLITOIRES Boîte (n° 5) fr.
Lab. Urodonal, 2, R.
Valenciennes, Paris.
Decongestionnants, anti-hémorragiques.